



CINÉMA

Les profondes émotions de l'âme

Certains films relèvent presque de la grande tragédie antique et crévent leur cadre ethnologique pour atteindre une portée universelle. C'est le cas de *Tilai*, du burkinabé Idrissa Ouedraogo, qui tire de leur gange folklorique les émotions profondes de l'âme humaine
Page C-3

MUSIQUE

Les 100 ans de Carnegie Hall

New York a connu des centaines importants : celui du MET, du pont de Brooklyn, de la Statue de la liberté. Demain, sera célébré celui de Carnegie Hall, inauguré le 5 mai 1891 par Tchaïkovsky, où Dvorak a aussi créé la *Symphonie du Nouveau Monde* et Gershwin *An American in Paris*.
Page C-6

THÉÂTRE

Une conversation qui n'a pas lieu

Andrés Hausmann a choisi de monter cinq courtes pièces d'Harold Pinter et de Samuel Beckett. Avec le premier, il tente de proposer le subtil dérapage, avec Beckett, il veut doser d'un peu d'absurde. Sauf qu'en cours de route, les wagons s'accrochent mal les uns aux autres.
Page C-8

ARTS VISUELS

Le Tombeau de René Payant

Plus de trois ans après sa mort, une forme de « retour » sur René Payant devenait une sorte de nécessité. Laisser passer plus longtemps les années, c'était risquer l'oubli. Jean Dumont commente l'exposition qui garde vivant le disparu, ce que nous ferons à partir de son legs intellectuel.
Page C-12



Le jeu des mots pour débusquer le dérisoire

Sylviane Tramier

correspondante du DEVOIR à Paris

Sol sur scène à Montréal pour la première fois depuis 1987

IL N'ENTRE pas en scène. Il s'y hisse péniblement, il s'extrait d'un trou où il est tombé, au milieu d'un grand fracas de poubelles renversées dans le noir, juste avant que le rideau s'ouvre. Brimé, battu, bousculé par les « géantdarmes », accablé par la justice qui « consterne » tout le monde, livré aux terribles « dé chirurgiens », aux impitoyables « otorhinoférocés », traîné au tribunal de « grande insistance », revoilà le pâtre, pâtre petit Sol, lui « à qui une mouche n'a jamais fait de mal », frère en infortune de Charlot.

Plébiscité en France où il se produit régulièrement depuis quatorze ans, Marc Favreau « persifle et signe » avec son dernier spectacle « *Faut d'la fuite dans les idées !* » créé à Paris en 1989 et qui vient de tenir l'affiche pendant un mois au théâtre du Ranelagh. De retour à Montréal pour quatre jours à la Place des Arts avec « *L'univers est dans la pomme* », Marc Favreau retrouvera le public montréalais avec « *Faut d'la fuite...* » en 1992.

Une poubelle cabossée pour tout accessoire (elle lui sert de banc, de table d'opération, de lit...), son « déficient manteau, cinq pièces, avec porches intérieures... revers de fortune... fini à la main avec du fil à retordre », et des éclairages pour créer l'illusion. C'est tout et ça marche. Pendant une heure et demie de délire verbal, haletant et survolté, Sol tient son monde en haleine avec ses divagations. S'il ne s'agissait que de tordre les mots, l'effet comique serait de courte durée. Mais Marc Favreau est aussi un prodigieux comédien qui sait insuffler la vie à ses pirouettes lexicales. Il faut voir comment avec lui s'anime une scène de passage à tabac dans un poste de police, ou le procès d'un « vagabonarien » ballotté entre les tirades du « procureur » (chargé de la poursuite) et celles de l'avocat de la « dépense ».

Avec Sol, la construction d'une maison est une inquiétude affaire où grouillent comme dans une fourmière des bâtisseurs menaçants : les « archimècs », « les charmentiers », « les mectriciens » et surtout les abominables « menuisibles » qui « donnent la crampe à l'escalier, chambraient les portes, coïncent les gueons dans les mortelles, guillotinent les fenêtres... On en frémit !

À soixante et un an, Marc Favreau est un artiste comblé. Il remporte un grand succès partout où il passe, en



« Le spectacle sur scène c'est comme un match de tennis dont on fait le commentaire en même temps. Il faut beaucoup de santé ! »

France, en Suisse, en Belgique. Comédien, il écrit ses propres textes et se met en scène lui-même. Avec Sol, il a imposé un personnage inaltérable, éternel enfant, qui promène son regard étonné sur la vie quotidienne et qui peut parler de tout ce qui le turlupine. Dans sa loge du Ranelagh Marc Favreau reprend son souffle en fumant cigarette sur cigarette. « Le spectacle sur scène c'est comme un match de tennis dont on fait le commentaire en même temps », lance-t-il. « Il faut beaucoup de santé ! »

Détendu, l'air heureux, il évoque ceux qui lui ont communiqué son amour pour la langue : Vian, Queneau, Prévert, Michaux, Vialatte. Et ces comédiens qui ont compté pour lui : Chaplin, Buster Keaton, Jacques Tati.

« Jouer avec les mots, dit-il, beaucoup ont fait ça avant moi. Je n'ai rien inventé. Le français est une langue très imagée. Les mots contiennent en eux beaucoup de folie. Il suffit de les écouter ».

Marc Favreau a amené Sol pour la première fois en France au festival d'Avignon, où il était invité en 1977. C'était une entrée par la grande porte, qui lui a permis de faire le Théâtre de la Ville l'année suivante et lui a évité le parcours harassant des petites salles parisiennes et des cafés-théâtres. Parallèlement, il continue de mener une carrière de comédien de théâtre. On l'a vu dans « *La mort accidentelle d'un anarchiste* » de Dario Fo, dans « *Pauvre assassin* » de Pavel Kohout. On le verra bientôt à Montréal dans une production d'Ubu.

C'est encore au théâtre et surtout à Beckett que l'on pense lorsqu'on voit Sol, pitoyable clown-clochard, mener avec entêtement ses jongleries verbales pour mieux débusquer le dérisoire. Du choc des mots jaillissent parfois d'amusantes trouvailles, d'autres fois des perles rares. Le rire surgit et tout contre lui, l'inquiétude. Ce qui n'est pas pour surprendre de la part de ce personnage, enfant d'une « mère-ancolique et d'un père-ancoïaque », qu'il se retrouve sur « le divague très mouluptueux d'une psychanalogue », et lui forcément, il est tout « imbibé ! », ce qui le conduira tout droit « sous le soleil de l'anxiété, à cueillir des angoisses ».

Un peu bouffon, un peu poète, Sol est un cœur pur et une âme simple. « C'est mon divan de psychiatre à moi, ce personnage-là », dit de lui Marc Favreau. « Il est tout petit, alors il voit le dessous des choses ».

Claude Gauthier, tant qu'il y aura des mots

Odile Tremblay

« Je suis demeuré un baladin, un troubadour d'un temps indéfini et un têtù de la pire espèce »

SUR LA RUE Saint-Paul, dans le café de notre rendez-vous, son dernier disque jouait quand on est arrivé. Et les propriétaires l'ont reconnu, sont venus le saluer. Ça l'a mis en forme. Forcément. Et ça l'a fait sourire. Claude Gauthier a un visage toujours un peu triste, et quand il sourit, ça creuse de belles rides sur son visage. « Tant qu'il y aura des mots pour écrire / Tant qu'il y aura des mots pour chanter / Il y aura toujours des je t'aime », chantonnait sa voix derrière nous, résonnant comme une sorte d'heureux présage : Mais oui, il y a encore un public pour cette musique et ces paroles-là.

Claude Gauthier n'a pas en disqué depuis sept ans, alors la récente sor-

tie de *Planète coeur* le rend un peu fébrile. Plaiera ? Plaiera pas ? Il faut dire qu'en 1984, son précédent microsillon *TendresseS.O.S* passait presque inaperçu, se vendait à un maigrelet 4000 exemplaires. En ce beau pays du Québec, la poésie a longtemps foutu le camp, Villon.

Lui, sans faire de raz-de-marées, il chante depuis 30 ans. Félix faisait encore la navette entre Paris et l'Île d'Orléans, Vigneault débarquait à peine de Natashquan. Mais à l'aube des années 60, Claude Gauthier était déjà là avec sa guitare sèche et sa belle gueule mélancolique. 250 chan-

sons, dix longs jeux plus tard, il y est toujours. Et Claude Gauthier dégage encore la même douceur tranquille qu'autrefois, dans ses textes comme en entrevue.

Planète coeur cause d'amour, du temps qui passe, de la vie, de Félix qui se tenait droit comme un chêne : Les thèmes d'avant, en somme, mais avec un peu plus d'écologie, un peu moins d'accents nationalistes, et toujours des paroles toutes simples, une ligne mélodique, quelques accords. « Je suis demeuré un baladin, un troubadour d'un temps indéfini, sou-

rit-il, avant de préciser : « Et un têtù de la pire espèce. »

Depuis le temps que *La Butte à Mathieu* a cessé d'être le temple « in », depuis le temps que les paroliers ont remis leurs rimettes, le Claude Gauthier chanteur, on l'avait presque oublié, balayé comme ses semblables par les vagues musicales venues des quatre coins de la terre. Félix est mort, Jean-Pierre Ferland est devenu animateur. Gauthier lui s'était fait comédien à plein temps. Dernièrement, il a tourné un tout premier rôle, celui d'Arthur Leblanc dans *Le violon d'Arthur* de Jean-Pierre Gariépy. On l'a vu camper

aussi les hommes à tout faire dans le téléroman *Chambres en ville*. Michel Brault l'avait lancé en 75 avec *Les Ordres*. Maintenant, j'ai la piqure du jeu, j'adore ça, précise-t-il, mais moins que la chanson, mes premières amours ».

Timide réveille aujourd'hui de la chanson à texte ? Claude Gauthier ose y croire un peu. Signe des temps, autour de lui, il voit les gens, les jeunes aussi (même son fils de 14 ans) recommencer à goûter des mots comme ceux de Richard Desjardins. Mais la relève des moins de trente ans brille par son absence. « Parfois,

j'entend des voix qui chantent, j'essaie d'identifier ce qu'elles racontent. Je ne comprend pas toujours ».

Le chansonnier se défend bien d'être un nostalgique. Il le constate sans dépit, mais avec un brin de tristesse : « La cause nationaliste a échappé aux poètes pour tomber dans les mains des économistes ». Claude Gauthier ne montera plus sans doute à l'assaut des barricades référendaires. Son dernier disque ne parle pas du pays. Silence. Ce qui ne signifie nullement que la langue ait dit pour lui son dernier mot nationaliste. « L'appartenance au sol peut encore se traduire en musique, soutient-il. Avant d'ajouter avec une sorte de fougue : « Si on prend la parole, il faut qu'elle soit belle, il faut qu'il y ait des gens qui croient en elle. » De son récent disque, il est

Voir page C-2 : Gauthier

LAROUSSE DE LA CUISINE 1500 RECETTES

le plus savoureux des dictionnaires!
le plus savoureux des dictionnaires!

«Ce savoureux dictionnaire laisse échapper au fil de ses 800 pages [...] 1 500 recettes plus ou moins classiques ou exotiques, des vins et leurs accords avec les plats et quelques concessions au micro-ondes et à la cuisine santé.»
Josée Blanchette,
Le Devoir

«Je vous suggère, la prochaine fois que vous irez au restaurant, de ne pas y aller, tout simplement. Achetez le livre...»
Pierre Foglia,
La Presse

«Si vous devez ne posséder qu'un seul livre de cuisine, que ce soit celui-là.»
Daniel Pinard

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY
5219, ch. de la Côte-des-Neiges
Montréal (Québec) H3T 1Y1
342-1515 - Télécopieur: 342-3796
1005, rue Laurier ouest, Montréal (Québec)
Téléphone: 279-6384

le cahier du **Samedi**

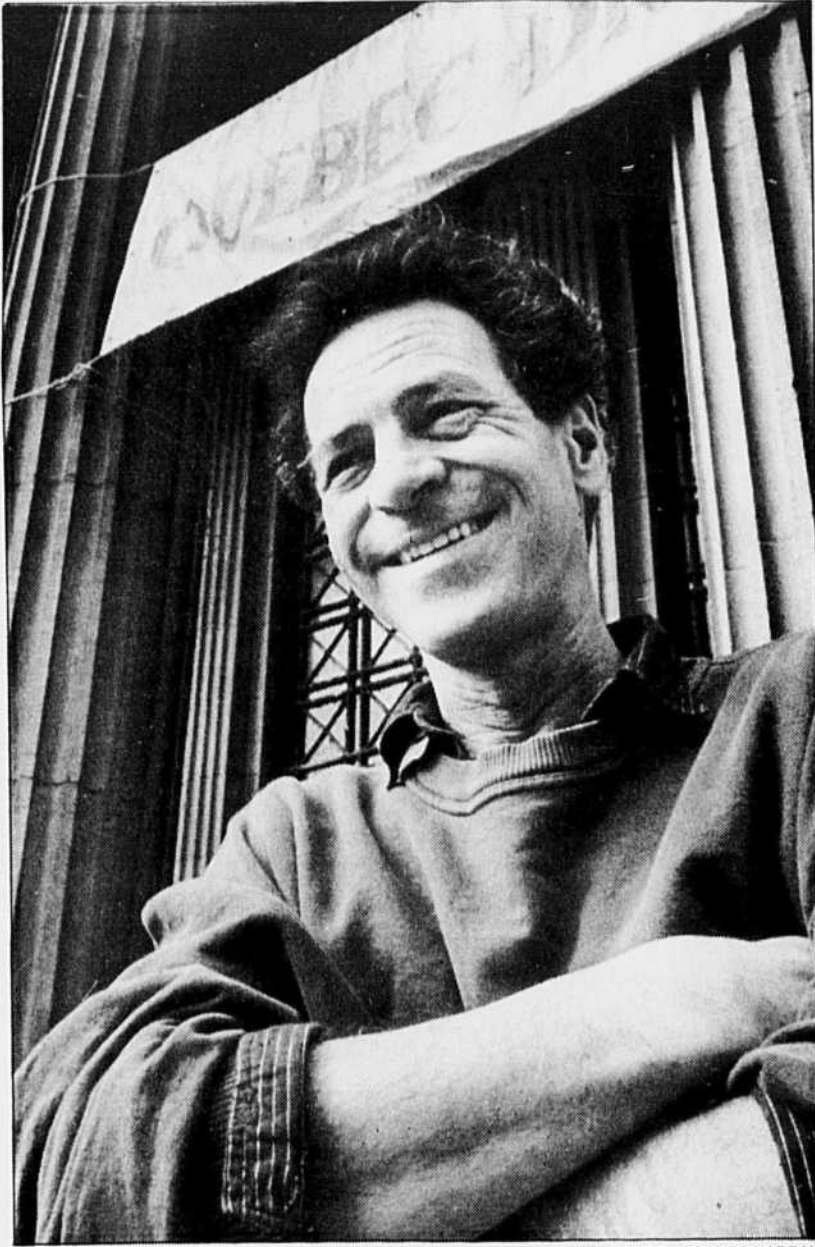
◆ **Gauthier**

particulièrement fier : à cause du style, de la musique des mots.

« Après le dernier référendum, on a tous un peu débarqué, soupire le barde. Durant trois-quatre ans, j'ai même arrêté de chanter *Le plus beau voyage*, la chanson que j'avais trimbalé partout, dans les assemblées du « Oui ». Le cœur n'y était plus ». Sa guitare, il a déjà songé à l'accrocher, se disant que peut-être il était devenu vieux avec ses rythmes, ses paroles d'hier. Quand tout-à-coup le besoin de l'écrire lui est revenu, impérieux, à la mort de son frère. Son 28 juillet disait : « J'ai bien peur cet hiver / De boire pour deux dans mon verre / Si au moins au printemps / J'aurais pu dire que j'attends » : la toute première chanson de ce qui allait devenir *Planète cœur*.

Il naît il y a 52 ans à Lac Sagouay, au royaume de la drave près de Mont-Laurier. Son père est bûcheron, sa mère enseigne le piano et le solfège à la petite école. Tout petit, Claude Gauthier sait déjà qu'il veut chanter « comme Félix ». À 15 ans, ses parents le laissent partir, vivre chez son frère à Montréal, découvrir Baudelaire, réaliser ses rêves. Et ça marche. Il n'a pas 20 ans quand sa chanson *Le soleil brillera demain* gagne le concours de CKVL : *Les étoiles de demain*. Du coup, on lui offre de faire un 78 tours. C'est parti. Il faut dire que l'époque est de son côté. À Québec, « À la porte St-Jean » vient d'ouvrir ses portes. Les guitares sèches envahissent la province.

Depuis, Claude Gauthier a vu monter et refluer toutes sortes de vagues chantantes : celle des années 60 d'avant l'expo, celle d'avant le grand « Non » : âges d'or des chansonniers dans un Québec en quête de racines, d'identité. La France aussi se fait bercer par les chansons à texte. Gauthier est accueilli à l'Olympia de Paris, au Carnegie Hall de New York. Ici, ses belles complain-



Claude Gauthier

PHOTO JACQUES NADEAU

tes : *Ton nom, T'es pas une autre, Le plus beau voyage, Marguerite* sont fredonnées dans la rue. Ensuite le silence, à nouveau.

Aujourd'hui, les anciens microsillons de Claude Gauthier s'avèrent quasi introuvables. Mais il caresse le

rêve de les transférer en disques compacts pour les relancer sur le marché. Et l'envie le démange d'écrire encore bien sûr, mais aussi de remonter sur scène quand seront terminés tous ses tournages. « Je vais me lever en 92 », promet-il.

DANSE

Brouhaha Danse, pour briser le silence

Catherine Caron

ET SI la danse était, avec le cinéma, l'art privilégié de la violence, la brutalité crevant non pas les écrans mais les corps ? Le collectif Brouhaha Danse flirte avec la question dans *Claire*, une pièce choc sur la violence qui associe ces deux formes artistiques : la danse et le cinéma. Le spectacle prend fin ce soir à la Maison de la culture Frontenac. L'entrée est libre.

La réalisatrice Jeanne Crépeau, primée pour *Le Film de Justine*, a collaboré étroitement avec les quatre filles de Brouhaha pour concevoir une oeuvre où ce qui se passe sur scène renvoie à ce qui est projeté à l'écran. Le cinéma vient faire écho à la chorégraphie (à noter qu'une autre version que celle utilisée dans le spectacle et intitulée *Claire et l'obscurité* sortira éventuellement en salles).

Claire est née parce que Claire Samson est morte, rue Laurier, pour cause d'assassinat irrésolu. Nous sommes un an après le jour où Brouhaha s'est transformé en chaos, en un désarroi si intense qu'il fallait créer pour s'assurer de resurgir. L'oubli n'était pas pour ses amies qui ont plus que jamais senti à quel point leur art pouvait amadouer la rage et la torpeur pour exprimer un état de choses et une volonté de changement.

Une scène qui risque de donner un des instants les plus poignants de *Claire* présente une femme reliée à un câble comme à l'existence. Elle s'incline vers le sol comme si elle regardait déjà d'en-haut sa vie. Elle s'étire vers le ciel comme si on l'appelait à se dématérialiser. Elle se contracte : on l'assaille toujours. « La gestuelle est à la fois éthérée et brisée, c'est le corps qui refuse de s'en aller », dit la danseuse Guylaine Savoie.

Toutefois, il ne s'agit pas d'un hommage mais d'un acte créateur visant la conscientisation. Avec cette pièce, la danse à message est tout prêt d'exister, le tout s'articulant autour de deux pôles légitimes : dénonciation-revendication. D'une part, on reproduit dans une scène de poursuite et d'agression cette peur décuplée que les frondeuses de Brouhaha ont ressentie après cet événement. D'autre part, on s'amène sensuelles, sinieuses, pour revendiquer le droit d'être femme sans se contraindre le corps, sans le censurer sous peine de remise à sa place historique de victime.

Le propos paraît usé et pourtant la



PHOTO ROLLINE LAPORTE

Guylaine Savoie dans *Claire*.

danse ne l'a que trop rarement servi, en cela, la démarche est intéressante. Que Brouhaha en ait l'audace n'est guère étonnant, bien que ce collectif composé de quatre chorégraphes-interprètes, Guylaine Savoie, Ginette Ferland, Hélène Langevin, Rolline Laporte nous aient habitués à un style plutôt drôle et baroque illustré par sa pièce maîtresse *Méliez-vous des faux frissons*, sa participa-

tion au Festival Juste pour rire, ses allées et venues entre les Foutounes électriques et Tangente.

C'est simple et, chose connue, on aime on n'aime pas Brouhaha, son esthétique bigarrée, son identité marginale, son humour croc-en-jambe. Avec *Claire*, ces filles d'Ève portent mieux que jamais leur nom, le brouhaha étant à tout le moins le contraire du silence.

VOYEZ LES MEILLEURS L'EMPORTER!



22^e Concours international de musique de Montréal

violon

du 22 mai au 5 juin

N'attendez plus... Les billets individuels sont en vente dès maintenant.

1ère, 2e ET DERNIÈRES ÉPREUVES

Théâtre Maisonneuve du 22 mai au 3 juin

MASTER CLASS FORUM

Salle Pallack 30 et 31 mai

CONCERT DE GALA

Salle Wilfrid Pelletier 5 juin à 20 h

Renseignements : 844-1211

Réservation de vos billets individuels : 842-2112



OSM

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT
7, 8 MAI 20H

LES CONCERTS GALA

CHARLES DUTOIT

CHEF
PETER SERKIN
PIANO

WEBER: Der Freischutz, ouverture

MOZART: Concerto pour piano no 17
en sol majeur

MAHLER: Blumine

SCHUMANN: Symphonie no 4 en ré mineur

COMMANDITAIRES : le 7, Sun Life du Canada
le 8, Petro-Canada

À LA SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS
RÉSERVATIONS TÉLÉPHONIQUES : 842-2112
FRAIS DE SERVICES : REDEVANCE DE 1,06\$
SUR TOUT BILLET DE PLUS DE 10\$
BILLETS : 9,50\$ 21,50\$ 30\$ 41,50\$

AVIS AUX ARTISTES PROFESSIONNELS EN ARTS VISUELS

CONCOURS NATIONAL D'INTÉGRATION DES ARTS À L'ARCHITECTURE
PROJET: CENTRE HOSPITALIER DE LA SANTÉ DE LAVAL
VILLE DE LAVAL

Le ministère des Affaires culturelles, en collaboration avec le Centre hospitalier de ville de Laval, annonce la tenue d'un concours national à l'intention des artistes professionnels en arts visuels pour la création d'un jardin qui sera situé près de l'entrée principale du bâtiment et qui sera intégré au préau existant. Ce concours s'adresse aux sculpteurs professionnels.

Le but de l'intervention artistique est de créer un jardin public en vue d'en faire un pôle naturel de regroupement et un lieu de détente à l'usage de toutes les clientèles du centre hospitalier, incluant les visiteurs. Le jardin souhaité peut comporter à la fois des éléments paysagers et des éléments sculpturaux et devra offrir des espaces abrités du vent.

BUDGET: 133 500 \$ pour la conception et la réalisation de l'oeuvre.

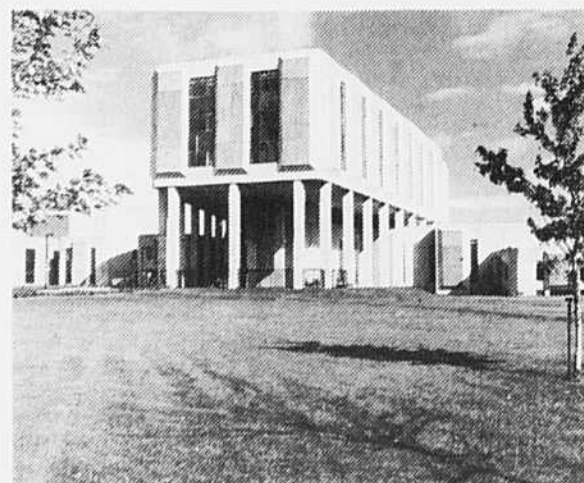
Un jury retiendra trois candidatures parmi celles qui seront soumises. Les finalistes seront invités à présenter une maquette de l'oeuvre proposée. Une somme de 3 500 \$ sera allouée pour préparer la présentation du projet.

CONDITIONS D'ADMISSION

- Être un sculpteur professionnel.
- Être de citoyenneté canadienne, ou avoir le statut d'immigrant reçu et résider au Québec depuis au moins un an.
- Informer le Ministère de son intention de participer au concours par une lettre envoyée à l'adresse ci-dessous avant le 1^{er} juin 1991.
- Fournir un curriculum vitae et dix diapositives de ses réalisations majeures les plus récentes.

Pour renseignements:
Secrétariat de l'intégration des arts à l'architecture
225, Grande Allée Est
Bloc B, 4^e étage
Québec (Québec)
G1R 5G5
Tél.: (418) 643-1678

NOTE: La forme masculine utilisée dans ce document désigne autant les femmes que les hommes.



Québec

Kiri Te Kanawa à la Place des Arts

DAME Kiri Te Kanawa, l'invitée de main de la Société de gestion des arts de Montréal (SOGAM), donnera l'un de ses rares récitals cette année à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.

Artiste fort en demande, la soprano lyrique possède un répertoire

varié: Mozart, Verdi, Puccini, Strouss, Tchaïkovsky. Elle a chanté avec les orchestres les plus renommés et avec les chefs les plus pres-

tigieux, Solti Davis, Levine, Mehta, Abbado, Osawa et Dutoit. Elle fut agréeée Dame commandeur de l'Ordre de l'Empire Britannique en 1982 et l'on se souviendra qu'elle a chanté au mariage du Prince Charles et de Lady Di, se faisant ainsi connaître de millions de téléspectateurs.

La cantatrice d'origine néo-zélandaise sera accompagnée au piano par Martin Katz et elle chantera des airs de Handel, Schubert, Mozart, Duparc, Walton et Massenet.

Soyez enfin libéré
Cessez de fumer



DOIT PRENDRE FIN LE 23 JUIN!
NE MANQUEZ PAS LES MIZ!



PLUS QUE SEPT SEMAINES!

Les Misérables

LA PLUS POPULAIRE DES COMÉDIES MUSICALES

DERNIÈRE HEURE

PLACES ENCORE DISPONIBLES!

RÉSERVEZ DES MAINTENANT! APPELEZ TÉLÉTRON: (514) 288-2525

Un cadeau inoubliable!

Excellente sélection de billets disponible pour la Fête des Mères, le dimanche 12 mai à 14 h et à 20 h

THÉÂTRE SAINT-DENIS, MONTRÉAL

CINÉMA

Les profondes émotions de l'âme

Tilai
Scénario et mise en scène : Idrissa Ouedraogo. Avec Rasmane Ouedraogo, Ina Cisse, Roukietou Barry, Assane Ouedraogo, Sibidou Sidibe. Image : Jean Monsigny, Pierre Laurent Chenieux. Musique : Abdullah Ibrahim. (Burkina Fasso 1990). En v.o. moré avec s-t-français. Aux cinémas Complexe Desjardins. 91 minutes.

Odile Tremblay



Tilai, d'après un scénario et une mise en scène d'Idrissa Ouedraogo.

CERTAINS FILMS relèvent presque de la grande tragédie antique et créent leur cadre ethnologique pour atteindre une portée universelle. Le très beau *Tilai* du burkinabé Idrissa Ouedraogo est de ceux-là : fort, impitoyable. Cette histoire grave à saveur archétypale explore les coutumes africaines pour mieux s'en délivrer, tirant de leur gavage folklorique les émotions profondes de l'âme humaine. *Tilai* n'en est pas à son premier voyage, puisqu'il remportait en 90 le prestigieux Grand Prix de Cannes.

D'Idrissa Ouedraogo, on connaissait déjà *Yaaba*, une fable de silence qui chevauchait le conte et le réel. Son nouveau film conserve la même intemporalité, comme si les lieux de l'action tenaient à la fois du passé et

du présent et de cet au-delà qui les survole tous deux, les commente, les explique et qu'on appelle le mythe. Une fois encore, le cinéaste dévoile sa hantise : le choix de l'homme face à son destin, sa liberté et ses lois.

« Mais a-t-il vraiment un choix », demande le réalisateur en substance.

Ici, Oedipe n'est pas loin. *Tilai* constitue le récit d'une transgression, celle qui, dans toute communauté, africaine ou occidentale, conduira au rejet des coupables, des audacieux, des hors castes, leur crèvera les yeux ou les fera mourir. On a l'impression de découvrir l'histoire par la voix d'un conteur de tragédie, tant le ton utilisé demeure grave,

« Mais on verra les amoureux braver l'opprobre de la communauté, s'assurer la complicité de la jeune sœur de Nogma, s'unir envers et contre tout, encourant la malédiction publique. L'insoumission ne saurait être tolérée sans que ne s'effondrent les fondements mêmes de cette société lovée sur elle-même. Saga mérite la mort et son propre frère doit accomplir de sa main la sentence fa-

ta. Dès lors la machine du destin est en branles et nul ne saurait l'enrayer. Même si Saga fuit, même si sa dulcinée, partie à sa recherche dans un paysage de poussière, vient vivre avec lui, ailleurs, plus tard, le châtement devra être accompli. Comme au dernier acte d'une tragédie grecque quand le rideau tombe sur une Phèdre, sur un Oedipe morts ou brisés à jamais.

Le jeu minimaliste des comédiens (tous des non professionnels poignants et parfois maladroits de naturel) vient scander le drame, campant des êtres qui ne sauraient exister par eux-mêmes, qui possèdent une fonction purement symbolique, tels des demeurés.

Et il y a dans *Tilai* de ces images pures, primitives, comme cette traversée d'un désert suffoquant par une Nogma à dos d'âne, comme ce dernier regard lancé par Saga sur sa mère morte qui scelle son sort et clôt la tragédie.

On a dit d'Idrissa Ouedraogo qu'il était le premier des cinéastes classiques africains. À 36 ans, il est aussi la voix de la relève qui parle d'une Afrique délivrée de l'Occident, lavée de sa misère aussi, une Afrique qui atteint avec la maturité culturelle sa dimension cosmique.

Ciel! Mon remake

Oscar
Un film de John Landis. Avec Sylvester Stallone, Yvonne de Carlo, Tim Curry, Vincent Spano, Ornella Muti. Image : Mac Ahlberg. Musique : Elmer Bernstein. E.-U., 1991. 110 minutes. Au Loews en v.o. et au Centre Eaton en v.f.

Thierry Horguelin

RUDE journée pour Snaps Provolone : le jour où il laisse le métier de gangster pour celui d'honnête homme, son jeune comptable le tire du lit pour lui avouer qu'il l'escroque et demander la main de sa fille. Celle-ci se dit enceinte des oeuvres du chauffeur. La bonne quitte la maison en claquant la porte. Les flics et ses ex-partenaires guettent son premier faux pas. Sa fille naturelle dont il ignorait l'existence sort d'un placard en s'exclamant : « Papa ! ». Les qui-proquos s'accroissent en cascade, l'embrouille menace d'être inextricable, mais ouf ! Tout finira bien.

Retombée tardive de la vague des remakes hollywoodiens de comédies

françaises (*Trois hommes et un couffin*, *Les Fugitifs*, *Cousin, cousin*), *Oscar* a pour seul mérite d'inviter à la perplexité. On se demande quelle mouche a piqué les entrepreneurs Touchstone (branche « adulte » de Disney) de repêcher un vaudeville téléphoné pour consommation domestique comme il s'en filmait à la douzaine dans la France des années 60. On s'interroge sur les raisons qui ont amené John Landis (*The Blues Brothers*, *Trading Places*, *Coming to America*) à égarer son talent dans un travail de façonnier. On voudrait bien savoir qui a convaincu Sylvester Stallone qu'il avait une once de comique autre qu'invulnérable — le pire est qu'il y a sans doute pensé tout seul.

Interrogations d'autant plus justifiées que l'*Oscar* de 1967 était d'abord un film-véhicule taillé sur mesure pour un Louis de Funès alors au sommet de son irascible forme, qui s'en donnait à coeur joie pour dynamiser les ressorts fonctionnels du théâtre de boulevard. Autour de sa performance qui vaut seule à cette bande alimentaire de subsister dans nos mémoires, la mise en scène non moins fonctionnelle d'Édouard Mo-

linaro orchestrait tambour battant dans un décor dérivant le ballet de trois valises régulièrement prises l'une pour l'autre. Impossible d'oublier les râles et les grimaces d'un de Funès extrayant pour la énième fois un effet féminin d'une valise où il pensait trouver une montagne de bijoux. En regard, les mimiques d'un Stallone aussi expressif qu'un bout de mou ne dépassent guère le seuil de la bonne volonté bovine.

Sans doute est-ce pour faciliter la prise en terre américaine d'un matériau difficilement importable et pour éviter l'écueil du théâtre filmé que les scénaristes ont cru bon de transposer l'action à l'époque de la prohibition et des massares de la Saint-Valentin, et de la ventiler par d'inutiles extérieurs. Mais, sauf exception, ces options parasitent le potentiel comique des scènes au lieu de le servir. La lourdeur de la production est sensible jusque dans les mouvements de caméra appuyés. La mise en scène exploite moins un décor richard et cossu qu'elle ne l'amortit, en assignant pratiquement à chaque scène une pièce différente de la maison. D'où dispersion, et déperdition du rythme.

Curieusement le film est le plus raté là où on s'attendait à ce que Landis fasse mouche : le tempo est plus qu'incertain, l'interprétation, fort inégale; les gags visuels prometteurs sur papier et la succession des revirements de situation deviennent devant sa caméra une série cumulée de pannes, de ratés et de pétards mouillés (salve finale incluse).

En revanche, où la comédie américaine marque des points sur son homologue à la française, c'est dans la caractérisation des seconds couteaux, à quoi excellent nos voisins du Sud et où échouent le plus souvent nos cousins d'Outre-Atlantique. De simples emplois et porte-manteaux qu'ils étaient chez Molinaro, ils acquièrent ici un poids et une histoire tandis que des pantins s'agitent au devant de la scène, faisant des marges du film son seul intérêt. Mention spéciale au prof de diction timide mais qui se soigne, et surtout au duo de tailleurs, grâce auquel on retrouve intact l'adresse de Landis à jouer de plans subjectifs pour transformer deux doux dingues en tuteurs à gages à l'allure d'autant plus redoutable que leur conduite est inoffensive.

À tout prendre, que Landis se tire plus mal d'affaire que le premier tâcheron venu est de bon augure. On souhaite qu'après cette pénible parenthèse, il revienne à une veine plus proche du *Loup-garou de Londres* ou de *Twilight Zone*. Quant à Stallone il ne semble guère méditer l'exemple de son personnage qui découvre à la fin n'être pas fait pour la vie honnête et rempile dans le gangstérisme. Moins lucide, l'ex-Rambo s'apprette à récidiver, pauvres de nous, avec deux comédies.

Mais, direz-vous, et Oscar ? L'entrée du fameux chauffeur se laisse attendre jusqu'à la fin, mais dès son irruption dans le film de Molinaro, la jeune fille de la maison plantait là son nouveau prétendant pour retomber dans ses bras. Il surgit bel et bien à la conclusion du film de Landis, mais on l'expulse proprement pour ne pas gêner la noce. L'honneur français était sauf. La morale américaine l'est tout autant.

Sylvester Stallone (au centre), Peter Riegert (à gauche) et Chazz Palminteri.



IFAMOUS PLAYERS

GALMOT: PHILANTHROPE OU ESCROC?

CHRISTOPHE MALAVOY

JEAN GALMOT Aventurier

un film de ALAIN MALINE

Une incroyable saga d'amour et d'émotion

12-15-3-10-4-05-9-00

INFO-FILM 866-0111

11h00 à 22h00

le nouveau film de CLAUDE BERRI

URANUS

3e MOIS!

12-15-2-30-4-45-7-00-9-25

Un film de MARCEL SIMARD

LOVE-MOI

3e MOIS!

12-50-3-00-5-10-7-20-9-30

14 ANS

DAMES GALANTES

EN FILM DE JEAN CHARLES TACHELLA

12-20-2-40-5-00-7-05-9-25

Aussi au Cinema St-Basile

PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO
MENTION SPÉCIALE DU JURY OECUMÉNIQUE
FESTIVAL DES FILMS DU MONDE MONTRÉAL 1990

NYMPHE D'OR DU MEILLEUR FILM
31^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE MONTE-CARLO 1991

PRIX AMADE
ASSOCIATION MONDIALE DES AMIS DE L'ENFANCE
UNESCO

GRAND PRIX FESTIVAL DU FILM DE HOUSTON 1991
GRAND PRIX HYDRO-QUÉBEC — PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL
EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
ROUVIN-NORANDA 1990

PRINCES EN EXIL

Maintenant à l'affiche!

Un hommage à la dignité et au courage

Un film de GILES WALKER

Le PARISIEN

12-20-2-40-4-55-7-10-9-30

"Pour le plaisir des yeux..."

— LE DEVOIR

"Qui a dit que le cinéma Chinois manquait d'audace? Je ne vois qu'un Patrice Leconte par les temps qui courent à pouvoir nous broser un tableau du couple aussi sensuel."

— Luc Perreault, La Presse.

"Zhang Yi-Mou n'arrête pas de nous étonner. Il signe avec Ju Dou un film sensuel et passionné."

— Angèle Dagenais, Le Devoir.

PRIX LUIS BUNUEL
SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES 90

GRAND PRIX HUGO D'OR
MEILLEUR FILM
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE CHICAGO 90

JUDO

LA FEMME DU TEINTURIER

Maintenant à l'affiche!

RÉALISÉ PAR ZHANG YIMOU
VERSION ORIGINALE INTÉGRALE EN MANDARIN AVEC S.-T. FRANÇAIS

Le PARISIEN

12-15-2-30-4-40-7-00-9-15

MEILLEUR LONG MÉTRAGE - FESTIVAL "VUES D'AFRIQUE"
MÉDAILLE D'OR DU MEILLEUR FILM - FEST. GIFFONI - ITALIE
PRIX DU PUBLIC - CANNES 1990
GRAND PRIX SPÉCIAL DU JURY - LAS VEGAS
PALMIER D'OR DE LA MOSTRA DE VALENCIA - ESPAGNE

HALFAOUINE

"L'ENFANT DES TERRASSES"

2^e SEM.

VO. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

DESJARDINS

1-15 - 3-15 - 5-15 - 7-20 - 9-25

"L'AFRIQUE, C'EST LUI!"

GRAND PRIX DU JURY
CANNES 1990
PRIX DU MEILLEUR FILM
7^{ème} FESTIVAL DU CINÉMA
AFRICAIN ET CRÉOLE

TILAI

L'AMOUR HORS LA LOI

VO. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

A L'AFFICHE!

DESJARDINS

1-00 - 3-00 - 5-00 - 7-00 - 9-00

PRIX MICHEL SIMON 1991 (Jeune espoir féminin)

PRIX DU JURY DES JEUNES DU FESTIVAL
"Acteurs à l'écran" de Seine St-Denis 1991

MADO

POSTE RESTANTE

"Un très beau film... Dans la veine de Bagdad Café."

— Paul-Henri Goulet, JOURNAL DE MONTRÉAL

7^e SEM.

LE DEVOIR

DESJARDINS

1-00 - 3-05 - 5-10 - 7-15 - 9-25

A L'AFFICHE

PRINCES EN EXIL

Drame psychologique réalisé par Giles Walker. Avec Zachary Ansley, Stacie Mistysyn, Nicholas Shields.

Ryan Rafferty, âgé de seize ans, vient d'apprendre qu'il est atteint d'une tumeur au cerveau. C'est dans un état mélancolique qu'il entreprend un séjour dans un camp de vacances réservé à de jeunes cancéreux. Il tient un journal personnel qu'il espère voir publier et compte profiter de l'occasion pour perdre son pucelage. Son orientation pessimiste est quelque peu allégée par l'enthousiasme de ses compagnons de cabine que la maladie ne semble pas abattre.

LE DÉCALOGUE

Le Premier Commandement

Drame réalisé par Krzysztof Kieslowski. Avec Henryk Baranowski, Maja Komorowska, Artur Barcis.

Tu n'adoreras que Dieu seul. Krzysztof est un universitaire spécialisé en informatique qui a fait partager à son jeune fils Pawel sa passion pour les ordinateurs. L'enfant se pose cependant des questions métaphysiques auxquelles son père n'apporte que des réponses factuelles alors que sa tante Iréna l'ouvre sur le spirituel. Pawel reçoit en prévision de Noël des patins neufs qu'il brûle d'essayer. Grâce à des calculs établis sur son ordinateur, il détermine la solidité de la glace sur l'étang près de sa maison; son père l'assure qu'elle pourrait supporter un homme de six fois son poids.

Le Deuxième Commandement

Drame de mœurs réalisé par Krzysztof Kieslowski. Avec Krystyna Janda, Aleksander Bardini, Ólgierd Lukaszewicz.

Tu ne jureras pas. Un cardiologue reçoit la visite d'une jeune femme, Dorota, qui habite le même immeuble que lui. Elle lui explique que son mari Andrzej est dans le service qu'il dirige et se trouve dans un état grave. Dorota a besoin de savoir si Andrzej s'en tirera ou non; elle porte l'enfant d'un autre et a décidé de se faire avorter si son mari doit survivre. Bien qu'il sache pertinemment qu'Andrzej prend du mieux graduellement, le médecin lui jure qu'il va mourir. Quelque temps plus tard, Andrzej convalescent lui exprime sa joie d'être bientôt père.

Le Cinquième Commandement

Drame psychologique réalisé par Krzysztof Kieslowski. Avec Mirosław Baka, Jan Tesarz, Aleksandar Bernarz.

Tu ne tueras point. Alors qu'il passe son examen oral d'admission au barreau, plaidant pour une justice humanisée, le futur avocat Piotr est loin de se douter que son premier client est déjà à l'oeuvre dans les rues de Varsovie. Il s'agit de Yatzek, un jeune homme dans la vingtaine qui, après une errance de quelques heures, en vient à tuer un chauffeur de taxi sans raison apparente. Piotr est impuissant à éviter à Yatzek la peine de mort lors de son procès et il se voit, forcé d'assister à son exécution par pendaison.

Le Sixième Commandement

Drame psychologique réalisé par Krzysztof Kieslowski. Avec Olaf Lubaszenko, Grazyna Szapolowska, Stefania Iwinska.

Tu ne seras pas luxurieux. Tomek, jeune postier timide, occupe une chambre chez la mère d'un ami. Depuis quelque temps, il observe à la longue-vue les allées et venues d'une voisine d'en face, la belle Magda, qui reçoit chez elle divers amants. D'abord poussé par la curiosité, Tomek s'est pris d'un amour profond pour cette femme et cherche à provoquer des rencontres ne serait-ce que pour la voir de plus près. Magda finit par découvrir son manège, l'invite chez elle et s'amuse à le provoquer.

Le Huitième Commandement

Drame psychologique réalisé par Krzysztof Kieslowski. Avec Maria Koscalkowska, Teresa Marczevska, Tadeusz Lomnicki.

Tu ne mentiras pas. Une femme d'âge mûr, Zofia, dirige à l'Université des séminaires sur les problèmes moraux contemporains et écrit des livres sur le même sujet. Elle reçoit la traductrice américaine de ses oeuvres, Elizabeth Lawrence. Au cours d'une session à laquelle elle assiste, la visiteuse propose un cas vécu. En 1943, une femme a refusé d'acheminer une petite Juive vers un refuge qui lui aurait été assuré par le baptême en prétextant que la situation serait mensongère. Zofia se reconnaît dans cette femme et apprend qu'Elizabeth est l'enfant qui a survécu tout de même. Elle explique à son invitée que la situation était plus complexe qu'il n'y paraissait et chacune des deux femmes retrouve une certaine paix de l'esprit.

Le Neuvième Commandement

Drame psychologique réalisé par Krzysztof Kieslowski. Avec Ewa Blaszyk, Piotr Machalika, Jan Jankowski.

Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain. Cardiologue réputé, Roman subit des tests médicaux à l'issue desquels il découvre qu'il souffre d'une impuissance sexuelle irrémédiable. Après avoir suggéré à sa femme de prendre un amant, il découvre qu'elle a devancé sa permission avec un étudiant, Mariusz. Atteint d'une jalousie morbide, Roman se met à espionner Hanka. Quand celle-ci découvre la souffrance intérieure de son mari, elle congédie Mariusz et songe à adopter un enfant. Redevenu serein, Roman recouvre ses angoisses lorsqu'il croit que Mariusz a rejoint Hanka aux sports d'hiver et songe au suicide.

Le Dixième Commandement

Comédie dramatique réalisée par Krzysztof Kieslowski. Int. : Abigniew Zamachowski, Henryk Bista, Jerzy Turek.

Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui. À la mort de leur père, les frères Jerzy et Artur découvrent que le vieil homme vivait seul dans une chambre chichement meublée mais fortement sécurisée. C'est qu'il avait une importante collection de timbres et les deux hommes sont surpris d'en apprendre la valeur.



Olivia Capeta et Annie Cordy dans *Un été après l'autre*, un film d'Anne-Marie Étienne.

Toute une vie

Un été après l'autre

Un film d'Anne-Marie Étienne. Avec Annie Cordy, Paul Crauchet, Olivia Capeta, Françoise Bette, Monique Spaziani. Image : Jean-Claude Neckelbrouck. Musique : Yves Lafférière. Belgique-France-Canada, 1990. 99 minutes.

Thierry Horguelin

Un été après l'autre est de ces premiers films que l'on dit attachants faute d'un meilleur mot, parce qu'ils laissent présager jusque dans leur maladresse les prémices d'un ton. On ne doute pas des longs efforts qu'il a fallu à Anne-Marie Étienne pour mener à bien, avec l'amical soutien de Francis Mankiewicz et de Bertrand Tavernier, son projet dans des conditions que l'on devine précaires. Et si la mise en oeuvre n'est pas toujours à la hauteur de son évidente sincérité, le film se recommande par la modestie assumée de ses moyens qui marque, par ailleurs, ses limites.

Un été après l'autre (ex-*Impasse de la Vignette*) déroule chronologiquement trente ans de la vie d'une famille de condition modeste dans une impasse populaire de Liège que la caméra ne quittera pratiquement pas. La chronique s'ordonne autour

du personnage haut en couleurs de « la Mère » (grand-mère de la cinéaste), de son installation dans l'impasse jusqu'à sa mort. Annie Cordy, assez étonnante en bobone courage, lui prête sa vigueur et ses coups de gueule, ses excès et sa générosité. C'est visiblement de l'amour pour cette femme solide comme le roc dont, petite fille, Anne-Marie Étienne a partagé les dernières années, que le film tire sa plus sérieuse motivation. Et c'est dans ces scènes de complicité qu'il trouvera la bonne distance, à mi-chemin entre un regard à hauteur d'enfant et une légère distanciation qui est celle de l'adulte revivant ses souvenirs de gamine espigle (jouée par l'épatante Olivia Capeta).

Auparavant, la modestie même du budget et une photographie assez ingrate évitent à la cinéaste les pièges habituels de l'évocation. La reconstitution ne s'embarrasse ni de la nostalgie complaisante pour les beaux jours passés, ni du chiqué rétro auquel sacrifie régulièrement une Diane Kurys en dressant un agaçant catalogue d'objets brillants, de chansons et de répliques datées. Les temps étaient durs, et la Mère a surtout connu un hiver après l'autre. Les meubles n'ont pas l'air d'avoir quitté le musée la veille, ni les ac-

teurs d'être endimanchés dans des costumes d'époque qu'ils auraient peur de froisser. Par ailleurs, fait trop rare pour n'être pas signalé, le vieillissement des personnages est tout à fait crédible.

Le revers de ce manque de moyens, c'est qu'à côté d'ellipses bienvenues (la Deuxième Guerre), le film doit s'en remettre à une narration en voix off pas très heureuse qui n'a d'autre objet que de combler, faute de mieux, les trous du récit. De façon générale, Anne-Marie Étienne a du mal à négocier le passage du temps, à placer ses scissions et ses points d'orgue. Trop souvent, par peur ou manque de confiance, elle suspend trop tôt une scène; le procédé, qui veut donner l'impression d'une construction par petites touches, brise dans leur élan les résonances affectives de la plupart des séquences. De même, le film restitue mal le sentiment de l'écoulement général de la durée d'une vie et du cycle des saisons qu'évoque le titre, et s'enferme à la longue dans la monotonie répétitive.

Enfin, hésitant entre la restitution brute de la vie et sa transposition décalée, *Un été après l'autre* s'affranchit difficilement, surtout au début, d'un naturalisme plat de téléfilm qui nivelle, à l'intérieur de chaque vignette, les joies comme les peines,

au lieu de jouer de leur franche opposition d'une scène à l'autre. Les mises en place sont maladroites, la direction d'acteur mal assurée. Mais petit à petit, à mesure qu'on avance dans l'histoire qui s'est probablement tournée dans l'ordre chronologique, la réalisation gagne en sûreté. Et c'est à mi-parcours, lorsqu'elle joue de la fixité presque photographique du cadre (dans un lointain cousinage avec *Distant Voices, Still Lives*) et qu'elle effleure une matière beaucoup plus noire (l'alcoolisme, le désespoir, le suicide, le deuil et le côté « mater dolorosa ») qu'on voit à côté de quel film, combien plus audacieux, est passé Anne-Marie Étienne: tout simplement d'un beau mélodrame populaire.

Reste les qualités intrinsèques du cinéma Wallon dont participe aussi ce film: le confinement dans des intérieurs exigus aux murs couverts de papier à fleurs et surchargés de cadres, un convivialité placide, un plaisir vivifiant à lancer les corps dans la fête et la danse. Cette cinématographie méconnue est l'une des dernières de l'Occident (avec le cinéma britannique, mais le vérisme en moins) à filmer ouvriers et petites gens sans affectation ni misérabilisme, d'un regard juste. Ce n'est pas négligeable.

L'ASSOCIATION POUR LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS PRÉSENTE LE

12^e

FESTIVAL
DU 7 AU 12 MAI 1991

INTERNATIONAL

DU

JEUNE

CINÉMA

EN COLLABORATION AVEC

ALCAN

LE DEVOIR

252-3024

GOETHE-INSTITUT CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMA

La gloire des vaincus

Spartacus

Un film de Stanley Kubrick. Avec Kirk Douglas, Jean Simmons, Laurence Olivier, Charles Laughton, Peter Ustinov, Tony Curtis. Image : Russel Metty. Musique : Alex North. États-Unis 1960. 197 minutes.

Thierry Horguelin

QU'EST-CE qu'un film maudit ? Ce n'est pas nécessairement une oeuvre condamnée à moisir au fond d'un entrepôt, ou à tourner de festival en festival à la recherche d'un maigre public. À l'heure de la surmédiatisation, les chefs d'oeuvre inconnus n'existent plus. C'est plutôt le contraire : nous croulons sous le poids des « chefs d'oeuvre » hebdomadairement acclamés... et oubliés la semaine suivante. Un film maudit peut être, plus banalement, un film tronqué par ses producteurs ou charcuté par ses distributeurs : l'histoire du cinéma n'est pas avare d'oeuvres dont il ne subsiste que des lambeaux magnifiques. Ce peut être un film renié, à tort ou à raison, par son auteur. La « visibilité » du cinéma tenant plus que pour les autres arts à des impératifs matériels, ce peut être un film dont il n'existe plus de copie intégrale. Ce peut enfin être un film étouffé par le poids de sa légende, qu'il devient pour cette raison difficile de voir, avec des yeux vierges. Quoique le romantisme de la malédiction convienne mal à Stanley Kubrick, *Spartacus* (1960) tient un peu de tout cela à la fois.

C'est ainsi qu'avec les années, l'histoire mouvementée de sa production a presque éclipsé le film lui-même. On a raconté cent fois les difficultés qu'a rencontrées Kirk Douglas, vedette et producteur (et véritable « auteur » d'un projet qui lui tenait à coeur), pour monter *Spartacus* pour Universal, au moment où une firme concurrente (United Artists) prépa-

rait un film sur le même sujet... et avait pressenti les mêmes stars prestigieuses : Laurence Olivier, Charles Laughton et Peter Ustinov. On sait que Stanley Kubrick, alors jeune metteur en scène de trente-deux ans, remplaça au pied levé Anthony Mann, congédié au bout de quelques jours de tournage, et qu'il fut imposé par Douglas contre la réticence générale. On connaît les saccards qui ne tardèrent pas à opposer les deux hommes, chacun ayant en tête un film différent, au milieu d'un tournage semé de tuiles. S'ajoutèrent des complications au montage, et des ennuis avec la censure à propos d'une scène devenue célèbre sous le nom de « scène des huitres et des escargots », dans laquelle, derrière un dialogue allusif, un patricien romain (Olivier) fait des avances voilées à son esclave (Tony Curtis). Le film ne fut jamais montré dans sa version intégrale de 197 minutes : d'emblée, on raccourcit sa durée à 182 minutes, et les distributeurs se chargèrent vite de faire sauter un autre quart d'heure. Pour toutes ces raisons, Kubrick, déjà connu pour son perfectionnisme maniaque, ne reconnut jamais *Spartacus* comme sien.

Le film qui sort aujourd'hui sur les écrans n'est pas une simple réédition, mais le fruit d'une véritable restauration qui le restitue dans son intégrité. L'histoire de cette restauration est elle-même un autre roman. En l'absence du négatif original (perdu ou détruit) d'un film de surcroît tourné suivant un procédé jamais réutilisé depuis, elle fut pour ses artisans un cauchemar technique dans le détail duquel il est inutile d'entrer : malgré de légères défailances d'étalement sans doute irremédiables, le travail de Robert Harris et Jim Katz (on doit au premier la nouvelle version de *Lawrence of Arabia*) est exemplaire. Il nous permet d'envisager d'un regard

neuf un film à tous égards remarquable.

Film passionnant, en ce qu'il se démarque tout à fait des superproductions académiques de l'époque, dont *Ben Hur* et *Les Dix Commandements* restent les prototypes. Film bicéphale, tiré à hue par Kirk Douglas et à dia par Stanley Kubrick. On voit bien ce qui, dans l'histoire du gladiateur Spartacus conduisant la révolte des esclaves romains contre leurs maîtres, a séduit le démocrate libéral Douglas : le généreux plaidoyer en faveur de la liberté, de la justice et de la dignité humaine, la confiance dans la force de la révolte légitime et l'espoir en l'amélioration de la condition de l'homme. Or, c'est tout autre chose qui intéresse Kubrick : les fissures déjà visibles dans l'empire romain rongé par la corruption, les tractations du pouvoir, la volonté de puissance anéantie par les calculs de sa propre ambition. Le premier infléchit le film dans le sens d'une fable biblique de l'exode ; le second, dans le sens de son pessimisme politique (au point de ne filmer qu'une seule véritable bataille : celle, précisément, qui marque la défaite des esclaves !).

Du coup, soutenue, on s'en doute, par de formidables numéros d'acteurs, la première partie du film est d'une facture plus impersonnelle. Elle témoigne tout de même de ce qu'a perdu le cinéma américain du jour où il a confondu le sens du spectacle avec une accumulation comptable de parvenu fier d'exhiber à chaque plan la richesse de son devis. La patte de Kubrick reste sensible dans le refus des morceaux de bravoure et la netteté exceptionnelle d'une mise en scène qui, au plus fort de la mêlée, ne sacrifie jamais la lisibilité de l'action.

Mais c'est dans la deuxième moitié du film que la relative indifférence du filmage se mue en cette ob-



Kirk Douglas, qui joue le rôle de Spartacus, s'apprête à donner la charge lors d'une bataille épique.

jectivité du point de vue qui, interposant comme une vitre d'aquarium entre le spectateur et le monde de l'écran, est la marque si singulière du cinéma de Kubrick. Ce parti pris anti-spectaculaire ne rend que plus saisissante la bataille rangée finale, grand moment de cinéma et grand moment kubrickien : pour l'auteur de *2001*, qui conçoit son travail comme celui d'un stratège, le cinéma n'est-il pas l'art de montrer l'affrontement des stratégies et la déroute des stratagèmes humains ?

Tel quel, avec ses inégalités et ses quelques scories hollywoodiennes, *Spartacus* reste donc, hors de toute sacralisation, un beau film qui exalte la grandeur des vaincus et la victoire toujours subversive de l'amour et de la liberté.

CONCOURS DE CRITIQUE

LE DEVOIR, en collaboration avec *Silence elles tournent* • Le 7e Festival de films et vidéos de femmes et l'Association québécoise des critiques de cinéma, lance un concours de critique.

Le concours s'adresse à toute personne, âgée entre 18 et 25 ans, qui ne fait pas profession de critique et qui ne collabore pas dans les publications reconnues.

Le candidat ou la candidate devra soumettre un texte critique de trois feuillets maximum, sur un des cinq films suivants : *La maison de Jeanne* de Magali Clément, *Dead Ringers* de David Cronenberg, *Les bons débarras* de Francis Mankiewicz, *I Heard the Mermaids Singing* de Patricia Rozema et *Le soleil, même la nuit* de Paolo et Vittorio Taviani. (Tous ces films sont disponibles en vidéocassettes). Le texte doit être dactylographié à double interligne sur des pages 8 1/2 sur 11 pouces, à 60 frappes par ligne et 25 lignes par page.

Le concours se déroulera jusqu'au 17 mai prochain. La critique soumise doit être envoyée au DEVOIR, 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal H2Y 1X1.

Un jury de trois personnes, membres de l'Association québécoise des critiques de cinéma, établira les critères d'évaluation et choisira 6 candidat(e)s au maximum.

Les candidat(e)s retenu(e)s seront accrédité(e)s comme critiques au 7e Festival de films et vidéos de femmes, qui se déroulera du 5 au 16 juin 1991, et jouiront de tous les avantages que comporte une accréditation officielle.

Le nom des six candidat(e)s retenu(e)s sera dévoilé le 22 mai prochain, à l'occasion d'une conférence de presse.

Chaque candidat ou candidate soumettra durant le festival un article à tous les deux jours, soit, en tout et partout, cinq articles durant les dix jours de la manifestation.

Le jury choisira, sur les trois articles soumis chaque jour, la meilleure critique qui sera alors publiée dans LE DEVOIR.

Le jury décernera le 15 juin, à la clôture du festival, le prix à celui ou celle dont l'ensemble des textes lui paraîtra le plus original, le plus pertinent et le mieux écrit. Le gagnant méritera un abonnement de 6 mois au DEVOIR, un volume sur le cinéma, gracieuseté de Diffusion Dimédia, de même que 10 films en vidéocassettes, gracieuseté de Vidéo 7 Diffusion.

SILENCE ELLES TOURNENT

FESTIVAL DE FILMS ET VIDÉOS DE FEMMES - MONTRÉAL

FILMS-VIDÉO

Yves d'Avignon

UN THÉ AU SAHARA

Un film de Bernardo Bertolucci. Avec Debra Winger, John Malkovich et Campbell Scott. Sortie simultanée en français et anglais le 1er mai.

Filmé dans le désert de l'Afrique du Nord, ce film envisage la relation d'un couple américain, amants de tourisme. Accompagnés d'un compagnon membre de la haute société, leur périple vers Tanger et le désert du Sahara transformera profondément leur relation. À l'origine, elle veut raviver le romantisme de son mariage. Lui, il tente de découvrir ailleurs ce qu'il aimerait posséder intérieurement. C'est un beau film, où les émotions sont nombreuses et les scènes irréprochables.

FAUX ET USAGE DE FAUX

Un film d'Alain Terzian. Avec Philippe Noiret, Robin Renucci, Laure Killing et la participation de Jean-Claude Brialy et Bernard Pivot. Sortie en français le 14 mai.

Un écrivain, joué formidablement par Noiret, gagnant du Prix Goncourt, veut échapper au personnage qu'il est devenu et décide de publier désormais sous la plume d'Émile Arthus. Après un succès, le nouvel auteur prend corps et personnalité, grâce à la complicité de son nouveau. Mais l'imposture devient rapidement insupportable, tout comme la relation tonton-neveu, quand le nouveau remporte à son tour le Goncourt. Nombreux dialogues élégants et mise en scène magistrale.

ON PEUT TOUJOURS RÉVER

Un film de Pierre Richard. Avec Pierre Richard, Smaïn, Édith Scob et Jacques Seiler. Une comédie disponible en français le 14 mai.

Bonze de la haute finance, Charles de Boislevé, dit l'Empereur (« L'Empereur est un con »), est las de la vie, du pouvoir et ignore par sa famille. Pour se désennuyer, il s'amuse à voler dans les supermarchés. Mais un aide-coiffeur, qui sera coffré pour ce crime, le prendra sur le fait. Le milliardaire et le jeune homme forment bientôt un duo inséparable. Film surprise dans le sens où Richard n'incarne pas autant l'ironie qu'autrefois.

HAVANA

Un film de Sydney Pollack. Avec Robert Redford, Lena Olin, Alan Arkin et Thomas Milián. Sortie simultanée le 9 mai.

En décembre 1958, un joueur professionnel débarque à Cuba au moment où Fidel Castro s'apprête à prendre le pouvoir. Sa vie croise celle d'une jeune femme impliquée dans la révolution cubaine qui veut renverser le gouvernement Batista. Après la mort du père de Roberta Duran, l'Américain veut faire libérer sa fille et la ramener aux É.-U. Même s'il ne veut pas prendre parti dans la politique cubaine. Mais tout ne se fait pas aussi facilement.

SCANDALE D'ÉTAT

Un thriller politique de Bruno Barreto. Avec Amy Irving, Andy Garcia, Lou Diamond Phillips et Robert Duval. Sortie en français le 14 mai.

Une journaliste, par force de travail, découvre comment la police a étouffé une tentative terroriste des indépendantistes à Porto-Rico. C'est en fait par le gouvernement que cette embuscade a été organisée, alors que deux gauchistes sont assassinés, dans le but de démontrer, à la veille des élections, que seul le gouvernement en place peut maintenir la sécurité du pays. Personnages fictifs mais histoire inspirée de faits réels qui forcent encore aujourd'hui l'état portoricain à élucider le mystère de la mort de Cerro Maravilla.

FOURTH STORY

Un film d'Ivan Passer. Avec Mark Harmon et Mimi Rogers. Un thriller disponible en anglais le 16 mai.

Un enquêteur aventurier s'amourache d'une femme dont le mari vient de disparaître. La relation entre ces deux personnages devient inimaginable à mesure que la recherche des indices progresse. Il est désormais impossible pour lui de se détacher de cette enquête, même s'il est impliqué plus tard dans une série de meurtres crapuleux.

QUIGLEY DOWN UNDER

Une aventure de Simon Wincer. Avec Tom Selleck et Laura San Giacomo. Sortie simultanée le 8 mai.

La version antipode de *Crocodile Dundee*. Un Américain débarque en Australie pour on ne sait trop quelles raisons et devient rapidement la proie d'une aventure rocambolesque au pays des kangourous. La publicité anglaise sur le boîtier de ce film dit tout : *There's a price on his head, a girl on his mind and a twinkle in his eye...*

LES FILLES DE CALEB

De Jean Beaudin. Avec Marina Orsini, Roy Dupuis, Germain Houde, Véronique LeFlaguais, Pierre Curzi et Johanne-Marie Tremblay. Toute la série sera disponible sur 10 vidéocassettes à raison de deux épisodes à la fois. En magasin le 15 mai.

Une des meilleures productions québécoises de l'histoire, acclamée par tous et disponible peu de temps après sa conclusion au petit écran, *Les Filles de Caleb*, l'oeuvre colossale de Jean Beaudin, passe sur vidéo-cassettes. Pour ceux qui aiment revoir une deuxième fois une étonnante production qu'ils ont appréciée ou qui n'ont pas pu voir un épisode à la télé...

IN LOVE AND WAR

Avec Jane Alexander et James Woods. Sortie en anglais le 9 mai.

L'aventure spectaculaire d'un officier américain pris en otage tôt durant la guerre de Viêt-Nam, qui est un des seuls GI à connaître la vérité sur l'incident du golfe de Tomkin. Mais s'il parle, ses dires auront des conséquences explosives. Sa femme, avec peu d'informations au sujet de son mari, parvient à former un mouvement qui forcera les deux gouvernements à faire la lumière sur la captivité de leurs maris. C'est poignant. Dans la tradition de *Born on the Fourth of July*.

AVALON

Un film de Barry Levinson. Avec Armin Mueller-Stahl, Aidan Quinn, et Elizabeth Perkins. Sortie en anglais le 15 mai.

Du type autobiographique, le directeur de *Rain Man* et de *Good Morning Vietnam* présente l'histoire d'une famille d'immigrants en quête du rêve américain dans la petite ville d'Avalon. Parfois très émouvant mais surtout très bien réalisé.

Également disponibles

En versions originale et française, *Mr Destiny*, une comédie mettant en vedette James Belushi et Michael Caine, et *Three Men and a Little Lady*, avec les trois célibataires endurcis que sont Tom Selleck, Steve Guttenberg et Ted Danson.

À venir

The Rookie, *Jacob's Ladder*, *Jésus de Montréal*, *Tatie Danielle*, *Metropolitain*, *Taxi Blues*, *Warlock*, *The Krays*, *La fin de l'innocence*, *Chambre à part*, *Cargo*, *Vincent et moi* et *Too Beautiful for You*.

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 4 MAI

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIEL MF
 PRÉSENTE À 22:00

- symphonie no 1 en ut majeur (Bizet)
- sonatas nos 8-9-10-11 et pièces à trois parties (Purcell)
- ouv. Les noces de Figaro K. 492 (Mozart)
- ouverture La flûte enchantée K. 620 (Mozart)
- ouv. La clémence de Titus K. 621 (Mozart)
- ouverture Lucio Silla K. 135 (Mozart)
- concerto pour piano en sol et en do Hob. XVIII nos 4-5 (Haydn)

DEMAIN SOIR, 22:00

- suites pour orchestre nos 1-2 de l'Arlésienne (Bizet)
- concerto pour piano no 16 (Mozart)
- concerto pour piano no 2 op. 19 (Beethoven)
- suite pour orchestre no 2 BWV 1067 (J.S. Bach)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

FAMOUS PLAYERS

ANNIE CORDY
 PAUL CRAUCHET

UN ÉTÉ
 APRÈS L'AUTRE

EN HOMMAGE
 À TOUTES LES MAMANS



un film drôle et triste,
 délicat et vrai. Une saga
 douce-amère transformée en
 BOUQUET DE TENDRESSE.

Tous seront marqués
 par l'empreinte de cette femme
 ses colères, ses dévouements,
 ses excès et ses tendresses.

C'EST UNE RENCONTRE,
 C'EST UNE HISTOIRE D'AMOUR

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR
 ANNE-MARIE ETIENNE

DÈS LE 10 MAI

ASTRAL

SUPER ÉCRAN

Carnegie Hall célèbre ses 100 ans!

Tchaïkovsky l'a inauguré le 5 mai 1891, Dvorak y a créé la *Symphonie du Nouveau Monde* et Gershwin *An American in Paris*

Denise Prince

NEW YORK a connu, bien sûr, des centaines importants : le MET (Maison d'opéra), fondé en 1883, qui s'est « relégué » au Lincoln Center en 1967, le pont de Brooklyn construit aussi en 1883, la Statue de la Liberté, inaugurée en 1886 dans le port... Et voici le Carnegie Hall qui se dresse depuis 1891, sur la 57e avenue de Manhattan, non seulement comme un monument historique, mais aussi comme une institution bien vivante.

Son anniversaire, demain, ne devrait pas passer inaperçu. Le Concert-Gala (dont le Président et Mme Bush seront les présidents d'honneur) clôturant la saison, sera retransmis à la télévision, à compter de 19 h, au réseau PBS.

Conçu d'abord comme la « résidence » de l'orchestre de New York, le Music Hall (de son nom d'origine) est vite devenu le tremplin des musiciens qui aspiraient à une carrière internationale. C'est le chef d'orchestre Walter Damrosch qui, à la tête de la NY Symphony Society et de la NY Oratorio Society, réussit à convaincre le philanthrope Andrew Carnegie de la nécessité de construire cette grande salle. Avec sa généreuse contribution de 2 millions \$, le Music Hall vit donc le jour, le 5 mai 1891. Sept ans plus tard, on rebaptisait la salle, pour honorer celui que l'on considère aux États-Unis comme un véritable « patron des arts ».

Construit seulement quelques années après le nouveau Gewandhaus de Leipzig (1886) et le Concertgebouw d'Amsterdam (1888), le Carnegie

Hall est la première salle aux États-Unis à s'élever à ce niveau d'excellence internationale, pour la musique d'orchestre. Évidemment, on reconnaît aujourd'hui la supériorité acoustique du Symphony Hall de Boston (1900), mais la grande salle de New York avait acquis sa réputation dès les premières années avec des visiteurs de prestige, comme Tchaïkovsky, Paderewski et Dvorak.

Le Festival d'inauguration (1891) avait eu, en effet, une fébrilité peu commune : le compositeur/chef d'orchestre Tchaïkovsky (l'un des plus grands de son époque) est venu y diriger quelques unes de ses œuvres, avant de poursuivre sa tournée aux États-Unis.

Par la suite, compositeurs et chefs invités, tous les grands sont montés sur scène, faisant ainsi connaître leur nouveau répertoire : Saint-Saëns, Prokofiev, Milhaud, Respighi, Stravinski, Bartok, Ravel, Boulanger, Poulenc, Bernstein, Villa-Lobos, S. Reich, P. Glass... Certains chefs prestigieux alternaient même leurs engagements entre le MET et le Carnegie Hall : ce fut le cas de Gustav Mahler (1908-11), de Toscanini, Furtwängler, Bruno Walter.

Cette intense activité orchestrale a donné lieu à des créations importantes : ainsi la *Symphonie du Nouveau Monde* (Dvorak), les *Fêtes Romaines* (Respighi), le *Concerto pour piano et An American in Paris* (Gershwin) ont été joués « en première » au Carnegie Hall.

La très haute qualité des solistes a aussi contribué à consacrer cette « Mecque » de la musique à un niveau de premier plan international :



PHOTO CANADIAN PRESS

En 1986, lors du premier concert présenté au Carnegie Hall après une pause de sept mois en raison de la rénovation du bâtiment.

Kreisler, Scriabine, Rachmaninoff, Landowska ne sont pas les moindres. De nombreux autres y ont fait leurs « débuts » américains mémorables : Rubinstein, Heifetz, Cortot, Schnabel, Menuhin... sans oublier Horowitz, qui a présenté son dernier récital en 1986, à l'âge de 82 ans. Parmi les chanteurs/chanteuses, qui partageaient aussi la scène du MET, on se souviendra des célèbres Maria Callas et Elizabeth Schwarzkopf et de leur récital d'adieu.

Les musiciens canadiens ont aussi fait bonne figure au Carnegie Hall : Arthur Leblanc, Raoul Jobin, André Mathieu, Lois Marshall, Glenn Gould, Louis Quilico... L'Orchestre Symphonique de Montréal et celui de Toronto, qui s'y produisent régulièrement maintenant, n'ont cependant pas été les premiers venus ; c'est la Symphonie Féminine de Montréal, dirigée par Éthel Stark, qui en 1947 relevait ce défi pour la première fois. Ensuite y sont allés les orchestres d'Ottawa et de Winnipeg.

En 1957, le chef Bruno Walter donnait un important coup d'envoi au contralto Maureen Forrester, en la choisissant comme soliste dans la 2e Symphonie de Mahler. Dans les décennies 1960-70, plusieurs Québécois y ont donné de brillants récitals. Récemment, le pianiste Marc-André Hamelin se distinguait en remportant le premier prix du Concours « Carnegie Hall International American Music » (1985) et se méritait les honneurs d'un récital (1988). En 1989, le NEM (Nouvel Ensemble Moderne), dirigé par Lorraine Vaillancourt, y faisait ses débuts américains.

Mais le Carnegie Hall n'a pas connu que les seules vedettes de la musique classique : pensons à Mahalia Jackson, Maurice Chevalier, Édith Piaf, aux Beatles et aux Rolling Stones, à Frank Sinatra... et à

tous les grands de la chanson populaire des vingt dernières années (Jacques Brel, Beach Boys, Neil Diamond, Gordon Lightfoot...). Le jazz a aussi vécu ses heures de gloire, avec Benny Goodman et son orchestre (1938), puis les « boppers » Charlie Parker, Dizzie Gillespie,...

Menacé de démolition en 1960, le Carnegie Hall a été acquis par la ville de New York, au coût de 5 millions \$. Ses destinées sont devenues celles d'une Corporation très active, produisant dès lors ses propres concerts. Grâce à son président, Isaac Stern, Carnegie Hall a ainsi prouvé qu'il pouvait non seulement survivre à la construction du Lincoln Center et au départ du New York Philharmonic (principal locataire), mais aussi se définir une place distincte. La saison 90-91 était d'ailleurs révélatrice à ce sujet, soulignons quelques faits saillants :

14 œuvres ont été créées (commandées par la Corporation), une première visite de l'Ensemble Intercontemporain (direction Pierre Boulez) et de l'Orchestre Philharmonique de Leningrad, un Festival de Musiques Traditionnelles d'Amérique (auquel participait « Les Turleuses » de LaTuque), trois sessions d'ateliers pédagogiques et, bien entendu, des récitals exclusifs (Alicia de Larrocha, Ashkenazy, Lupu, Pogorelich, Perahia). Ce problème d'exclusivité est au cœur même de la compétition que se livrent chaque année Carnegie Hall et Lincoln Center. La saison prochaine nous annonce déjà les récitals exclusifs de Perahia, Pollini, Cherkassky, Watts, Carreras...

Pour ceux qui n'iront pas à New York demain, Carnegie Hall nous donne les détails de ce Concert-Gala, télédiffusé sur le réseau américain PBS, d'une durée totale de quatre heures, mettant en vedette Plácido Domingo, Jessye Norman, Leontine Price, Isaac Stern, Marilyn Horne et plusieurs autres.

ROCK

Lenny Kravitz, pilleur ou sauveur?

Lenny Kravitz
Mama Said
Virgin.

Sylvain Cormier



Goes Around Comes Around se fredonne sur l'air du *Superfly* de Curtis Mayfield, et ainsi de suite.

LA CRITIQUE n'est généralement pas trop tendre envers Lenny Kravitz, qui apparaît à plusieurs comme un pilleur de premier ordre, complètement obnubilé par la musique fin sixties et début seventies qu'il ressassait et recopie sans vergogne.

De fait, quand on le voit arborer son uniforme « Carnaby Street 1967 », affublé des lunettes rondes de Lennon, des dreadlocks de Bob Marley et de roulaquettes épaisses comme ça, on ne peut s'empêcher de songer à ces malheureux Japonais que l'on retrouvait sur des îles du Pacifique des dizaines d'années après la reddition de leur pays et qui ne savaient pas que la guerre était finie. Hébertés, ils continuaient de nier l'évidence, tirant sur quiconque tentait de les approcher. Seulement voilà, Kravitz n'avait que six ans en 1970, et son accoutrement d'époque ne le rend que plus suspect aux yeux des observateurs.

Le cas Lenny s'est aggravé depuis qu'il s'est entiché des Lennon, veuve et fiston, avec lesquels il a produit une refonte du célèbre *Give Peace A Chance* guise de protestation contre la guerre du Golfe. Si l'on ajoute que sa version du *Cold Turkey* de Lennon fut l'un des hauts faits de l'hommage rendu au regretté Beatle en mai 1990 à Liverpool, et qu'il a écrit *All I Ever Wanted*, une chanson de son nouvel album, en collaboration avec Sean Ono Lennon (« mon jeune frère », confiait Kravitz à un magazine britannique), on comprendra que Kravitz se soit attiré les foudres de la presse rock, laquelle n'y perçoit, de part et d'autre, qu'opportunisme et coup d'éclat publicitaire.

Forcément, *Mama Said*, son deuxième album, a été reçu froidement, d'autant plus que ce diable de Kravitz, se contrefaisant de ces ragots comme de sa première paire de pantalons rayés à pattes d'éléphant, a tout simplement repris là où son *Let Love Rule* de 1989 avait laissé, continuant en toute liberté son recensement des musiques marquantes de cet âge d'or du rock qu'il situe entre 1967 et 1973.

Rarement n'aurais-je eu autant de facilité à relever des influences. Kravitz, c'est le moins que l'on puisse dire, a balisé les pistes très clairement. *Fields Of Joy* cycle *Can't Find My Way Home* de Blind Faith, *Always On The Run* rappelle ostensiblement *Thank You For Lettin' Me Be Myself Again* de Sly & The Family Stone, l'intro d'orgue de *More Than Anything In The World* renvoie à *The Messiah Will Come Again*, le classique de Roy Buchanan, *What*

Lennon, comme prévu, est omniprésent, lisible en filigrane dans certaines pièces et en gros caractères dans *Stand By My Woman* et *All I Ever Wanted*, où Kravitz pousse l'émulation jusqu'à reproduire l'effet d'écho qui doublait la batterie dans la plupart des chansons de l'album *Plastic Ono Band* (1970). Même le profane liera *The Difference Is Why* aux Beatles d'*I Want You (She's So Heavy)*, et reconnaîtra la paternité du *Jealous Guy* de Lennon sur *Butterfly*.

De tout ce qui précède, on devrait déduire que *Mama Said* n'innove rien et constitue à juste titre une proie facile pour la critique. Et pourtant, cet album est absolument rafraîchissant, pertinent, vital, indispensable. Le meilleur depuis des années, peut-être depuis 1973, justement. J'exagère à peine.

Quand Kravitz affirme au journaliste de Q que l'on a erré depuis le début des années 70, que les avancées technologiques n'ont fait que nuire au rock, qu'il faut privilégier une certaine simplicité dans l'exécution, retrouver le *soul*, il a bien raison. Dans cette perspective, déshydraté par deux décennies de sécheresse, que Kravitz s'abreuve de Lennon, d'Hendrix et de Sly Stone, comme les Beatles s'abreuvaient des Crickets de Buddy Holly, de la même façon que les Stones s'abreuvaient de Bo Diddley, coule de source. L'étape est nécessaire, et *Mama Said* doit être considéré comme un retour essentiel à la case départ.

D'album en album, l'aura des maîtres à rocker de Kravitz s'estompée graduellement au profit du sien, et son style s'affirmera en fonction du degré d'intégration des musiques qu'il explore actuellement. Parce qu'il se trempe aujourd'hui dans le meilleur de son passé, Lenny sera éventuellement en mesure d'écrire le rock de demain.

PRO MUSICA

LOUISE BESSETTE
pianiste

LUNDI 6 MAI à 20h

«*Sonates du 20e siècle*»
Janacek, Scriabine (#5),
Prokofiev (#4), Barber

Billets: 17 \$, 13 \$, 8 \$ (étudiants)
Pro Musica 845-0532

Collaboration de: **ALCAN**

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.)
sur tout billet de plus de 10 \$.

L'UNIVERSE EST DANS LA POMME

Les 8, 9, 10 et 11 mai 1991

Age d'or (65 ans et plus): 50% de réduction

EN VENTE DÈS MAINTENANT À LA PLACE DES ARTS ET À TOUS LES COMPTOIRS TICKETRON

GEGGER LABBE IMPRESARIOS

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.

Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.)
sur tout billet de plus de 10 \$.

L'INTÉGRALE **Ultramar**

Le Juilliard String Quartet

Un événement musical exceptionnel
Carol Bergeron,
Le Devoir, 11/90

Le cycle complet des Quatuors à cordes de Beethoven

13 ET 14 MAI, 1991, à 20h

GEGGER LABBE IMPRESARIOS

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.

Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.)
sur tout billet de plus de 10 \$.

MUSIQUE

De l'époque des célèbres Ballets Russes

Cinq musiciens français des ballets russes

Sauguet, La Chatte; Poulenc, Les Biches; Milhaud, Le Train bleu; Satie, Jack in the box, orchestration de Darius Milhaud; Auric, Les Fâcheux; le Choeur et l'Orchestre National de l'Opéra de Monte-Carlo, dir. Igor Markevitch. Adès 14.148-2, un coffret de deux CD.

Carol Bergeron

VOUS TROUVEZ peut-être qu'à côté du Sacre du printemps, de Daphnis et Cloé ou du Prélude à l'après-midi d'un faune, des titres comme La Chatte, Les Fâcheux, Les Biches, ou Le Train bleu ne font pas très sérieux ? Ils ont pourtant tous en commun d'avoir fait l'affiche des célèbres Ballets Russes que dirigeait Serge de Diaghilev en qui l'art occidental du début du siècle trouva un promoteur de génie.

Bien sûr, si l'on prête une oreille attentive à la musique, Henri Sauguet et Georges Auric voire même Francis Poulenc ne passeront pas à l'histoire au même titre que Stravinski, Ravel, Debussy ou Milhaud; mais qu'à cela ne tienne, les musiques rassemblées dans ce coffret n'en demeurent pas moins dignes d'intérêt.

Elles méritent assurément un meilleur sort que les partitions du Talisman de Ricardo Drigo ou du Corsaire de Cesare Pagni et autres du genre qui accompagnaient les danseurs du 19e siècle. Attaché au Ballet de l'Opéra de Saint-Petersbourg, Pagni commit apparemment 300 trames sonores selon le procédé suivant très répandu à l'époque : il suffisait de choisir parmi des séquences musicales composées au hasard de l'inspiration puis classées par genres, celles qui permettaient de former, avec l'ajout des « raccords » nécessaires, un tout cohérent capable de s'adapter à une chorégraphie minutieusement annotée des indications scéniques. (Jean-Jacques Rouveroux)

C'est ainsi qu'avec Léon Minkus (compositeur du Bolshoi) le célèbre chorégraphe Marius Petipa travaillait, avant de collaborer avec le Tchaïkovski de La Belle au bois dormant.

Pour un changement plus significatif, il fallut attendre Diaghilev qui fit de ses Ballets russes, et pendant les 20 années (1909-1929) de son règne, ce foyer où les compositeurs, les chorégraphes, les poètes, les concepteurs de décors et de costumes apprirent à collaborer étroitement. Le ballet n'avait pas vu un tel travail d'équipe depuis l'époque des ballets de cour.

« Mécène sans fortune qui s'entendait admirablement à mobiliser celle de ses brillantes relations », écrit Maurice Tassart, Diaghilev possé-



Igor Markevitch

daît surtout le génie de découvrir celui des autres. S'il utilisa l'argent et le talent de Coco Chanel, il commanda aussi des décors et des costumes à des peintres peu connus qui devinrent célèbres : les Derain, Picasso, Braque, Matisse, Rouault, Laurencin, Gris, Miro, De Chirico. Il suscita les carrières de chorégraphes tels que Fokine, Nijinski, Massine, Nijinska et Balanchine.

Aux musiciens déjà mentionnés, on peut encore ajouter les noms de certains chefs-d'orchestre : Ernest Ansermet, Pierre Monteux et Igor Markevitch. Ce dernier avait 16 ans lorsqu'il rencontra Diaghilev qui le fit d'abord travailler comme compositeur. C'était en 1926, à peu près l'époque de la création des ballets qu'il dirigera en 1972 pour la maison Adès.

Précisons que portant la date de 1924, les chorégraphes des Biches de Poulenc, du Train bleu de Milhaud et des Fâcheux d'Auric furent confiés à Bronislava Nijinska. Marie Laurencin signa les décors et costumes du premier spectacle; Picasso (rideau), Laurens et Chanel se partagèrent ceux du second; Braque imagina ceux du troisième.

Chorégraphe pendant les trois dernières années des Ballets russes, Georges Balanchine s'associa à Derain (décors et costumes) pour monter Jack in the box d'Eric Satie dont Darius Milhaud avait été chargé de l'orchestration. L'année suivante, en 1927, le même Balanchine prépara, avec Gabo et Pevner (décors et costumes), le ballet en un acte La Chatte d'Henri Sauguet que les Grands Ballets Canadiens ont inscrit à leurs prochains spectacles.

Pour n'y point trouver de grandes partitions musicales, ce coffret n'en est pas moins valable. Ces musiques ont toutes en commun la légèreté et l'insouciance des divertissements agréables et fort bien tournés. Si elles s'écourent sans peine, leur principal mérite est surtout de nous donner le désir de revoir ces fabuleuses productions des Ballets russes de Diaghilev.

La paruse

302 Ontario est / 842-2040 lundi à samedi de 11h à 23h
depuis 1980 dimanche de 2h à 22h30

Les lieux, les gens et les choses

Borislav Nicolov

UN DÉFILÉ d'images à saveur suisse pimentée d'exotisme, long de 120 ans, attend le flâneur épuisé de la rue St-Denis dans les salles sobres de la galerie Photogramme, qui a abrité pour quelques jours la présentation de International Center of Photography, Les Deriaz. Une seule famille, aujourd'hui dans sa cinquième génération, qui s'est consacrée à la photographie depuis les débuts de celle-ci. Le patriarche, Alphonse Deriaz, a travaillé aux côtés d'Abel Niepce de Saint Victor, neveu de l'inventeur de la photographie dans les années 70 du siècle passé. Son fils, Armand Deriaz, hérite tant de l'entreprise paternelle que de la vocation et édite des panoramas d'une qualité exceptionnelle pour l'époque. Les cimes alpines, les enfants à l'école, les soldats en manoeuvre, les arbres du canton, tout entre dans son objectif pour s'éterniser ensuite dans un reportage sans autre prétention apparente que de conserver un monde voué à la disparition.

Armand Deriaz franchit le cap du 20e siècle pour s'éteindre en 1932. La relève est prise alors par son fils, Alphonse Deriaz II qui devient rapidement un expert de la carte postale. C'est l'époque du respect aux traditions et des folles audaces de la recherche chimique dans la photographie. S'en vient la Grande guerre, qui impose définitivement la photo, même dans la paisible Suisse tout un chacun doit avoir sa carte d'identité.

Armand Deriaz II né en 1942 n'échappera pas au destin familial, qui va le guider à la découverte du monde, dans des reportages reliant le Sénégal au Caucase, la Palestine et l'Irlande. Bizarre enchaînement de corps noirs veloutés au Sénégal, qui font penser au Penseur de Rodin, et l'image paternelle et pourquoi pas illuminée de Staline, que la télévision soviétique véhiculait il y a 20 ans, ramenée dans notre présent par Armand Deriaz, qui en 1969 est déjà trois fois lauréat de la Bourse fédérale suisse des arts appliqués. Né la même année, son fils Lionel Deriaz rompt avec la tradition dynastique



La lutte sénégalaise à Rufisque (1965), d'Armand Deriaz.

de la reprise des prénoms mais, malgré la ferme décision de son père, finit par échouer lui aussi dans la photographie, cette affaire familiale. Son regard vif nous offre des raccourcis, dont la dimension esthétique est empreinte du dynamisme de notre temps, tout autant que de traditionalisme, épais comme une tartine beurrée du village de ma grand-mère.

Le mot *dynastie* revient invariablement lorsqu'on parle des Deriaz, mais quelque chose de très intimiste se dégageait de l'exposition fami-

emple dans les reportages d'Armand Deriaz II, mais cernant toujours la substance existentielle. Les Deriaz évitent de jouer avec les formes, inspirés probablement par la conception qui veut que l'insolite est suffisamment présent pour être inventé. Le public large récompense largement cette modération, la maison de production photographique News Productions, dirigée par Armand Deriaz II, diffuse des cartes postales dans 36 pays à travers le monde. L'entreprise, fondée récemment, mais sur une tradition bientôt centenaire, édite les affiches et les cartes postales du Musée de l'Élysée, le musée suisse de la photographie. Le représentant de la compagnie pour Montréal est Robert Hébert, photographe depuis bientôt 20 ans, président et directeur — bénévole — de l'Association photographique de Montréal. Il a rencontré Armand Deriaz II en 1988 et, depuis, une trentaine de cartes postales et six affiches de photographes québécois ont été éditées par News Productions, six dossiers sont à l'étude. Parmi les 225 membres de l'Association photographique de Montréal, nombreux sont ceux dont le talent peut leur ouvrir les portes de la reconnaissance internationale. Selon Armand Deriaz II, qui a assisté au vernissage de l'exposition familiale avant de continuer pour les États-Unis où celle-ci ira le suivre à son tour, News Productions leur offre une bonne opportunité.

Mais la photographie, art très commun selon certains, peut-elle revaloriser sa façade, qui du blanc-noir classique à quelque peu viré au gris commercial ? Armand Deriaz, qui se dit adepte du Beau et du Vrai, semble optimiste sur ce point. Ce qui l'intéresse dans la photographie contemporaine est la juste mesure entre la forme classique et la vulgarisation dont elle est l'objet.

L'Ensemble Arion

présente

CONCERT DU CAFÉ

Un concert aux instruments d'époque
CANTATES DE BACH ET DE BERNIER

L'ensemble Arion: Claire Guimond, flûte baroque
Chantal Rémillard, violon baroque
Betsy MacMillan, viole de gambe
Hank Knox, clavier.

Solistes invité-e-s Danièle Forget, soprano
Michel Léonard, ténor
Michel Ducharme, basse

Le vendredi 10 et le samedi 11 mai 1991 à 20 h
à la salle Redpath de l'université McGill.
3459 rue McTavish, Montréal (métro Peel).
Une place assurée pour seulement 14 \$
(8 \$, étudiant-e et aîné-e)
Réservez dès maintenant: (514) 355-1825

Bell

L'Ensemble Arion remercie le ministère des Affaires culturelles, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, le Conseil des Arts du Canada et la Ville de Montréal.

Les Petits Violons

Direction **JEAN COUSINEAU, Ph.D.**

CONCERT 26^e ANNIVERSAIRE
SAMEDI LE 11 MAI 1991 À 19h30

Symphonie concertante K. 364 **W. A. MOZART**
Violon: Marie-Claire Cousineau
Alto: Yukari Cousineau

Symphonie No. 40 K. 550 **W. A. MOZART**

De la France au Québec,
Suite Queue leu leu et Terroirs **J. COUSINEAU**

CITADELLE DE MONTRÉAL
2085 rue Drummond (entre Sherbrooke et Maisonneuve)
BILLETS: 15\$ 12\$ (sièges réservés)

Commandes téléphoniques: 274-1736, frais de service 15

En collaboration avec le Ministère des Affaires culturelles du Québec

PRATT & WHITNEY CANADA

CARBONE 14

Peau, chair et os
de Gilles Maheu

COMPLÈT LES 31 MAI, 1^{er}, 6, 7 ET 8 JUIN

En coproduction avec le Centre national des Arts à Ottawa et le Festival de théâtre des Amériques
DU 31 MAI AU 15 JUIN / THÉÂTRE ESPACE LIBRE - (métro Frontenac): 521-4191 ADMISSION: 522-1245

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

1927 • 1932 • 1934

Les Arts du Maurier Ltée PRÉSENTENT

Les grands Ballets Canadiens

«LA CHATTE: LE DERNIER CRI!»
Times of London, 1927

«LA TABLE VERTE, la plus forte condamnation de la guerre montée sur scène à notre époque.»
MONTRÉAL STAR, 8 AVRIL 1940

**“SPECTACLE CE SOIR”
CADEAU DE LA FÊTE DES MÈRES**

LES ANNEES FOLLES

3.4.9.10.11 MAI 20H

AVEC L'ORCHESTRE DES GRANDS BALLETS CANADIENS
SOUS LA DIRECTION DE ROLF BERTSCH

billets: à partir de 12 \$
33% de réduction pour étudiants et 3^e âge
(PARTERRE ET CORBEILLE)

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

ACHATS • RÉSERVATIONS • INFO

ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595
Place des Arts 514 842-2112

ou à tous les comptoirs ADMISSION
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service

GE Plastiques Bull

MONTRÉAL 1991

THÉÂTRE

Une conversation qui n'a pas lieu

Conversation (entre Beckett et Pinter)

Cinq courtes pièces d'Harold Pinter et de Samuel Beckett. Mise en scène d'Andrés Hausmann. Décor de Paul Ruddy. Avec Jean-Michel Henry, Suzanne Lantagne, Joel Miller, Pat MacGeachy, Vicki Barkoff, Richard Simas, Marie-Josée Gauthier, Christiane Chaput. Une production du Théâtre Imago, au Théâtre La Chapelle jusqu'au 18 mai.

Robert Lévesque

L'UN est Irlandais et l'autre Britannique, et il peut être tentant d'accoler quelques-unes de leurs courtes pièces. On comprend l'idée de départ d'Andrés Hausmann, mettre en scène. Il entend nous faire pénétrer dans le monde de l'étrange, du bizarre, et bienvenue l'ambiguïté! Avec Pinter, il tente de proposer le subtil dérapage; avec Beckett, il veut doser d'un peu d'absurde.

Sauf qu'en cours de route, on voit bien que les wagons (ces cinq pièces) s'accrochent mal les uns aux autres. Comme les chemins de fer espagnols arrivant aux frontières, les rails de l'un n'ont pas la même largeur que ceux de l'autre. Pinter est joué très étroit, tout est tiré vers un

banal réalisme qui sied mal à l'auteur du *Gardiens*; Beckett, lui, est joué si large qu'il n'y a plus de limite au convoi.

Mais le principal handicap au voyage, dans ce spectacle, c'est la faible qualité d'interprétation. Si, dès le départ, avec *Voix du sang* de Pinter, on est attiré et intrigué par le jeu de Jean-Michel Henry et Suzanne Lantagne (les meilleurs interprètes), la suite ne sera plus si intéressante et la finale, au terminus, sera décevante avec une interprétation de calibre franchement amateur pour *Une sorte d'Alaska* du même Pinter.

Quant aux deux pièces de Beckett, *Rockaby* et *Not I*, elles souffrent (hélas pour l'équipe) de la comparaison avec les remarquables Beckett que le Théâtre Ubu a proposé plus tôt dans la saison (*Cantate grise*). Je pense en particulier à *Not I* où le personnage n'est qu'une bouche, et que Danièle Panneton a joué prodigieusement au Théâtre Ubu (on ne voyait que sa bouche), et que l'on joue ici lourdement, le personnage juché dans un panier d'osier soutenu par trois figurants.

Bref, cette *Conversation* entre Pinter et Beckett n'a pas lieu. Il me semble que l'équipe d'Hausmann aurait été mieux avisée de ne jouer que les Pinter, trois petites pièces d'ail-



Joel Miller, Marie-Josée Gauthier et Christiane Chaput dans *Conversation*.

leurs admirables qui auraient gagné à être franchement travaillées. Avec une direction d'acteurs plus habile, un jeu moins réaliste et plus subtil, plus « pinterien », on aurait pu réaliser un trypique intéressant.

De ce garçon qui se sent appelé par sa mère (*Voix du sang*), fort bien joué par Jean-Michel Henry et Suzanne Lantagne, puis de ce chauffeur de taxi perdu dans le temps (*Gare centrale*, dont le titre était *Victoria Station*), et de cette adolescente qui se réveille d'un coma de 19 ans (*Une sorte d'Alaska*, raté par la comédienne), on pouvait faire un spectacle logique et complet.

Mais encore là, les tons, et les niveaux de jeu, varient trop d'un Pinter à l'autre. On ne retrouve aucun ensemble, ou aucun rythme établi ou correspondant entre ses parties, dans la continuité du spectacle. Comme s'il n'y avait pas de proposition générale, mais une addition de quelques piécettes différemment envisagées, plus ou moins bien jouées.

Un autre problème qui mine ce spectacle : la traduction. Pourquoi, dans la même soirée, jouer un Pinter sans adaptation québécoise (*Voix du sang*) et un autre avec adaptation québécoise (*Gare centrale*). Il aurait fallu choisir...

DANSE

Anodin et superficiel

Compagnie Claude Pilon

Au programme : *Emboîte*, *Je t'aime*, *Ça roule* et *Désir sans adresse*. Chorégraphie : Claude Pilon. Danseurs : André Bombardier, Chantal Dubuc, Jeanne Poerwoa, Eric Trottier, Isabelle Delage, Marcelo Juarez Villa. Spectacle présenté à l'Agora de la Danse jusqu'à ce soir.

faire du neuf à tout prix pour trouver grâce auprès du public de la danse à Montréal (James Kudelka des Grands Ballets canadiens en est le meilleur exemple), mais simplement qu'il faut avoir suffisamment de respect à l'endroit de celle-ci pour en faire autre chose qu'un divertissement anodin et superficiel.

Si la danse moderne a apporté quelque chose de nouveau depuis le début du siècle, c'est bien au niveau de la transformation du rôle attribué au spectacle de danse. Celui-ci est sorti du ghetto de la mièvrerie où les mauvais chorégraphes de ballet l'avaient enfermé, pour enfin accéder au rang d'une manifestation artistique à part entière. Une manifestation, à l'égal du théâtre, des arts visuels et du cinéma, parfaitement capable de témoigner d'une vision du monde, et de traduire, à sa façon, les maux qui préoccupent nos sociétés.

Mathieu Albert

IL EST quand même incroyable qu'un chorégraphe puisse à ce point être insensible au foisonnement des courants qui forment le tissu actuel de la chorégraphie montréalaise. Claude Pilon, dont la compagnie est établie à Laval, donne l'impression de n'avoir jamais franchi la rivière des Prairies, et de n'avoir jamais entendu parler ni d'Edouard Lock, ni de Ginette Laurin, ni de tous les autres, engagés depuis une dizaine d'années dans l'avenue du renouvellement des formes et du langage de la danse.

Il est incroyable, et décevant, qu'un chorégraphe puisse se contenter de recycler les vieux schémas chorégraphiques, alors que la ville qui l'entoure multiplie les pistes de recherches, encourage le risque et donne le ton à l'ensemble des milieux chorégraphiques à travers le Canada.

Mais Claude Pilon, lui, préfère tourner le dos à tout ceci, et rester loin derrière, dans la zone protégée par la tradition, là où les choses se sont figées en formules fixes et définitives.

Mais, comprenons-nous bien. Ce que nous disons ici n'est pas qu'il faut

Claude Pilon est un chorégraphe sérieux, mais en dehors du temps et de l'histoire. Les quatre chorégraphies qu'il présente à l'Agora sont non seulement insipides, mais également inintéressantes pour quiconque conçoit la danse comme une démarche susceptible de nourrir l'esprit. Les oeuvres sont vides, simplistes, insignifiantes. On y parle un peu d'amour (dans la pièce *Je t'aime*), on aborde également le thème du désir et de la sensualité (*Désir sans adresse*), on y pratique une forme d'humour qui se veut cocasse (*Ça roule*) et, finalement, on s'amuse à bouger comme des robots (*Emboîte*).

BILLETTERIE :
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
84, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST
ADMISSION
(514) 522-1245 1-800-361-4595
TARIFS SPÉCIAUX: ÉTUDIANTS ET PERSONNES ÂGÉES

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

DU 24 MAI AU 8 JUIN

INFO-FESTIVAL
(514) 842-8599



JUAN DARIÉN

ÉTATS-UNIS (NEW YORK)

MUSIC-THEATRE GROUP

DE: JULIE TAYMOR ET ELLIOT GOLDENTHAL

MISE EN SCÈNE: JULIE TAYMOR

MUSIQUE ORIGINALE: ELLIOT GOLDENTHAL

24 AU 28 MAI (20\$ ET 22\$)

ADAPTÉE D'UN CONTE URUGUAYEN OÙ UN TIGRE GRANDIT CHEZ LES HUMAINS, UNE FANTASMAGORIE DE MASQUES ET DE POÉSIE QUI MÊLE LE POULS DE LA JUNGLE AUX CHANTS LITURGIQUES. DROIT AU COEUR, POUR TOUS PUBLICS.



REBIS

COLOMBIE (CARTHAGÈNE)

ATHANOR DANZA

CONCEPTION ET INTERPRÉTATION: ALVARO RESTREPO

29 MAI AU 1^{ER} JUIN (16\$ ET 18\$)

DANS UN ESPACE RITUALISÉ, LA DANSE MAGIQUE ET SENSUELLE D'UN POÈTE DU MOUVEMENT. PUISÉES AUX MYTHES PRÉCOLOMBIENS, DES IMAGES LUNAIRES NÉES D'UN OÛIL RÉSOLEMENT CONTEMPORAIN.

PIÈCES	LIEUX	MAI											JUIN							
		24	25	26	27	28	29	30	31	1	2	3	4	5	6	7	8			
A GIRL SKIPPING	MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC 2550, rue Ontario Est																21h30 18\$	21h30 18\$	21h30 20\$	21h30 20\$
BLACK WORKS	ESPACE LA VEILLÉE 1371, rue Ontario Est																			
EL CORONEL...	SALLE MARIE-GÉRIN-LAJOIE (UQAM) 405, rue Sainte-Catherine Est									19h00 20\$	19h00 22\$	19h00 22\$	15h00 20\$							
EN LOS ZAGUANES...	ESPACE LA VEILLÉE 1371, rue Ontario Est													19h00 16\$	19h00 16\$					
HA HA...	THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 4353, rue Sainte-Catherine Est	20h00 26\$	20h00 26\$	15h00 24\$	20h00 24\$	20h00 24\$	20h00 22\$	20h00 22\$												
HOSANNA	THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, avenue des Pins Est																			
JUAN DARIÉN	SALLE MARIE-GÉRIN-LAJOIE (UQAM) 1155, rue Saint-Deus	20h00 22\$	15h00 20\$	19h00 20\$	15h00 20\$	19h00 20\$	19h00 20\$	19h00 20\$												
LA CLASSE MORTE	THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 4353, rue Sainte-Catherine Est													19h00 24\$	19h00 24\$	19h00 24\$	19h00 24\$	19h00 26\$	19h00 26\$	
LES TROUS DU CIEL	MONUMENT NATIONAL 1182, boul. Saint-Laurent			21h30 20\$	21h30 18\$	21h30 18\$	21h30 18\$													
LES UBS	MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC 2550, rue Ontario Est									20h00 18\$	20h00 20\$	20h00 20\$	20h00 18\$							
ORLANDO	MONUMENT NATIONAL 1182, boul. Saint-Laurent																20h00 18\$	20h00 20\$	20h00 20\$	
PEAU, CHAIR ET OS	ESPACE LIBRE 1945, rue Fullum																			
REBIS	AGORA DE LA DANSE 870, rue Cherrier Est									19h00 16\$	19h00 16\$	19h00 18\$	19h00 18\$							
ROMPE CANDELA	PARCS Spectacle gratuit			21h00 Parc Lafontaine	16h00 Parc Kent (CDM)		19h00 Parc de l'Estire	19h00 devant le Mon. Nat.	19h00 Parc Campbell Ouest	21h00 Parc Laurier	21h00 Parc Jarry	16h Parc des Hirondelles								
THE CRACKWALKER	CENTAUR THEATRE 453, rue Saint-François-Xavier									20h30 18\$	20h30 18\$	20h30 20\$	20h30 20\$							
THE HIP-HOP WALTZ...	D. B. CLARKE THEATRE (CONCORDIA) 1155, boul. de Maisonneuve Ouest																			
THE MAN I LOVE	THÉÂTRE LA CHAPELLE 3700, rue Saint-Dominique									19h00 18\$	19h00 16\$	19h00 16\$	19h00 16\$							
UNIDENTIFIED...	D. B. CLARKE THEATRE (CONCORDIA) 1155, boul. de Maisonneuve Ouest	20h00 20\$	20h00 20\$	20h00 18\$	20h00 18\$															

VEN SAM DIM LUN MAR MER JEU VEN SAM DIM LUN MAR MER JEU VEN SAM

ARTS VISUELS

Autour de Suzanne

Emprunts et citations

Galerie de l'UQAM, 1400 rue Berri (salle J.-P. 120) (Jusqu'au 5 mai 1991)

Jean Dumont

L'AVENTURE DE la collection Montréal-Boissano, dirigée par Pierre Ayot, professeur au Département d'arts plastiques de l'UQAM, a commencé en 1988, avec la production d'un livre d'artiste dont le thème, ou le point de départ, ou le prétexte, était un tableau d'Ambrogio Lorenzetti (1319-1348), *Castello in riva a un largo*, conservé à la pinacothèque de Sienne, et considéré comme étant le premier paysage jamais exécuté dans l'histoire de la peinture. Ce livre regroupait les oeuvres de 14 artistes, tous étudiants de maîtrise en arts plastiques ou professeurs dans ce département.

Depuis, quatre autres livres ont été produits sur des thèmes variés. En 1989, c'était *Illudere ou se jouer du trompe l'oeil* et un second basé sur *Variations sur John Cage*. En 1990, le thème était *Figuration transfigurative*, et reposait sur Tintin, le célèbre personnage de l'oeuvre de Hergé. Cette année, *Emprunts et Citations, autour de Suzanne*, regroupe les oeuvres de 20 artistes, étudiants et professeurs de maîtrise, ainsi que les textes de Catherine Bédard, Alain Laframboise, Pierre Landry et Nicole Paquin, tous créés à partir d'une huile sur toile de Jacopo Robusti, dit Titoret (1518-1594), intitulée *Suzanne et les vieillards*.

Ce livre, dont les 20 oeuvres, les quatre textes ainsi que le magnifique coffret sont exposés à la Galerie de l'UQAM, n'est en fait que la partie perceptible d'un processus, d'un ensemble, qui débordent largement, antérieurement et postérieurement, la durée, mais aussi peut-être, l'importance même de l'exposition.

L'idée qui donna naissance au projet, en 1988, était basée sur l'intérêt indéniable que représente, pour des

étudiants en art, la possibilité d'effectuer, en commun, un stage à l'étranger, l'Italie en l'occurrence et la production du livre par les étudiants, représentait une participation financière non négligeable. Mais, ce n'est pas tout. Il faut compter aussi le bénéfice intellectuel que représentent toutes ces études, ces recherches, ces travaux effectués, tout au long de l'année, sur un thème commun tissé dans la matière même du programme de maîtrise et sujet de réflexion pour le monde de l'art dans son ensemble. Ce thème fait l'objet, pendant la durée du stage en Italie, ou parfois ici même, à Montréal, d'un colloque qui regroupe des intervenants de calibre international.

Il vous suffira sûrement de lire les textes des auteurs cités plus haut pour prendre conscience des problèmes soulevés par le phénomène, si courant aujourd'hui dans la production post-moderne, de la citation d'une oeuvre d'un autre ou de l'emprunt d'un de ses fragments. Qu'en est-il du droit de l'auteur, (et du droit d'auteur !)? Que signifie la possibilité de fragmenter une oeuvre dont on pensait justement qu'elle était une oeuvre parce qu'elle était finie, équilibrée, close, indivisible? Que nous dit le Titoret sur notre propre société en nous montrant sa Suzanne, ou en dissimulant les vieillards?

La visite de l'exposition est un plaisir. Quelque 600 exemplaires d'une sérigraphie du célèbre tableau ont été tirés, à la main, dans les ateliers et une vingtaine distribués à chaque artiste. Il s'agit là de base. Et chaque artiste refera 20 fois le même emprunt, la même citation, le même geste, la même transformation. Chaque exemplaire est un original.

L'un remplace le mur du jardin par un paysage d'Italie et supprime le tain du miroir pour que les yeux de la Suzanne plongent directement dans ceux du vieillard voyeur. Une autre a placé à côté de sa Suzanne quelques-unes des Demoiselles d'Avignon, et donné au vieillard vicieux du premier plan le visage de Picasso. Chez quelqu'un d'autre, le miroir qui,



Suzanne et les vieillards.

dans le tableau original nous laisse dans l'ignorance de l'image de Suzanne, porte une définition du narcissisme par Freud. On trouve des anamnèses, des citations d'autres oeuvres connues, des retraités, des ajouts. Les glissements vont du changement d'un simple détail à la transformation complète du tableau original.

On ne peut qu'être frappé par l'intelligence, la qualité, la diversité du jeu auquel se sont livrés tous ces artistes. Je n'ai que deux regrets. Le premier est de ne pouvoir citer tous les artistes, donc de n'en avoir cité aucun. Le second, c'est de ne pas voir trôner, au centre de l'exposition, la peinture originale du Titoret (elle se trouve au *Kunsthistorisches Museum de Vienne*). Je suis sûr qu'on se prendrait à la regarder comme on n'a jamais regardé un tableau, et que naitrait la conscience que sous ce regard une oeuvre, de quelque époque qu'elle soit, sera toujours ouverte et toujours en mouvement.

OXFAM ET SES OEUVRES... D'ART

EXPO-VENTE DE TABLEAUX

Du 10 au 12 mai 1991

Le bureau d'Oxfam-Québec se transformera en galerie d'art.

Oxfam mettra en vente plus d'une centaine de tableaux d'artistes réputés dont BERGERON, BEDARD, CARETTE, CALVE, COUTURE, COSGROVE (coiffrets), CONSTANTINEAU, GINGRAS, J.-P. LEMIEUX, MODESTE, ANNA NOEH, POITRAS, SAINT-PIERRE, VALERIE

Le vernissage se déroulera le 10 mai 1991, de 17h à 21h

R.S.V.P.: (514) 866-1773

Le bureau d'Oxfam-Québec est situé au: 169, rue Saint-Paul est, Veux-Montreal H2Y 1G8

Ça, ça fait du bien!

PARTICIPATION

- DAZIBAO: 4060 St-Laurent, espace 104, Montréal (845-0063) — Photographies de Mels Van Zutphen, du 20 avril au 19 mai
- ESPACE GLOBAL: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-1534) — Oeuvres récentes de François Hudon et Jocelyn Boucher, du 16 mai au 1er juin — Casse-tête d'époques de Nelly Roy, du 7 au 23 juin
- EXPOSITION: 295 est boul. Charest Québec — Exposition des finissants en arts plastiques de l'université Laval, du 24 avril au 12 mai, mar. au dim. de 12h à 18h
- EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent — Exposition interactive à caractère scientifique, technologique et culturel sur le thème des sports, du mer. au dim. de 10h à 22h
- EXPRESSION CENTRE D'EXPOSITION DE ST-YACINTE: 405 rue St-Simon, St-Hyacinthe (773-4209) — Oeuvres de André Fournelle, du 21 avril au 18 mai
- GALERIE ACTION: 190 Laurier, St-Jean-sur-Richelieu (861-3397) — Une chaise, métaphore et monument — installation de John Lindsay Gouws, du 11 avril au 5 mai, tous les jours — La nature vue à travers la collection de la Banque Nationale du Canada, du 9 mai au 2 juin, tous les jours
- GALERIE AMRAD AFRICAN ARTS: 1522 ouest rue Sherbrooke, suite 4, Montréal (934-4550) — « L'homme au repos », « Sièges de l'Est, Ouest et l'Africaine centrale », du 6 mai au 30 juin
- GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres de Odette Auclair, Marie Cinq Mars, Richard Veilleux, Mario Bouchard et François Faucher, du 3 au 21 mai
- GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est de Gentilly, Longueuil — Exposition Vie des Arts: 35 ans plus tard, du 23 avril au 17 mai
- GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Véhicule Art recherche en cours, du 4 avril au 11 mai
- GALERIE L'ART FRANÇAIS: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie
- GALERIE D'ART MONIQUE SALVAIR: 1916 chemin du Village, St-Adolphe d'Howard (819-327-2311) — Belle rencontre du printemps avec Talien Haickyan, le 5 mai de 13h à 17h
- GALERIE D'ART STEWART: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (630-1254) — Les chapeaux féminins d'hier et d'aujourd'hui, du 13 avril au 12 mai
- GALERIE ARTEFACT: 4117 St-Denis, Montréal — « L'Opéra de l'agresse-cœur » oeuvres de Mady, du 1er mai au 30 juin
- GALERIE SIMON BLAIS: 4521 Clark, ste 100, Montréal (849-1165) — Oeuvres de Michel Allard, du 28 avril au 5 mai, mar. au sam. de 9h30 à 17h30
- GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, local 502, Montréal (397-0044) — Oeuvres de J. Alouchet, G. Collin-Thébaud, Guy Pelletier et Roland Poulin, du 6 avril au 4 mai
- GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Nicole Panfiliot, du 8 mai au 2 juin
- GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Sculptures de Laurent Pilon, du 27 avril au 25 mai, mer. au ven. de 12h à 18h, et le sam. jusqu'à 17h
- GALERIE DE CHINE: 94 de la Gauthetière o., 26A, Montréal (878-2116) — 24 peintures chinois contemporains, du 27 avril au 12 mai
- GALERIE CLARK: 1591 Clark, Montréal (288-4972) — Travaux récents de Harlan Johnson et Pierre Lamarche, du 25 avril au 12 mai, jeu. au dim. de 12h à 18h
- GALERIE DARE-DARE: 4060 St-Laurent ste 211, Montréal (844-8327) — Oeuvres de Manon B. Thi-
- bault, du 24 avril au 12 mai, mer. au dim. 12h à 17h.
- GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Oeuvres de Edward J. Hughes, du 27 avril au 18 mai
- GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Catherine Perchudoff, du 27 avril au 16 mai, mar. au sam. de 10h à 17h30
- GALERIE L'EMBUSCADE: 1571 Place Badaeux, Trois-Rivières (819-374-0652) — Oeuvres de Pierre Lafontaine, du 7 avril au 4 mai — Oeuvres récentes de François Hudon et Jocelyn Boucher, du 2 juin au 6 juillet
- GALERIE ENGRAMME: 263 est St-Vallier, Québec (418-529-0972) — Oeuvres de Pierre Hamelin, du 2 au 26 mai, mar. au dim.
- GALERIE DENISE GALLANT: 260 chemin Bice, sortie 118, Orford (843-4367) — Artistes de la galerie, tous les médiums y sont représentés, jeu. ven. et dim. de 13h à 18h et sur rendez-vous
- GALERIE JOCELYNE GOBEIL: 2154 Crescent, Montréal (843-3856) — En permanence bijoux d'artistes contemporains du Québec et de l'étranger, mar. au sam.
- GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — La gravure dans tous ses états, du 4 mai au 15 juin, mar. au dim.
- GALERIE HORACE: 906 ouest King, Sherbrooke (819-821-2326) — Installation photographique d'Élodie Bernier, du 3 au 26 mai — Salle 1: Point de vue — Transgression à l'échelle — L'Atelier, de Denise Gern, du 3 au 26 mai
- GALERIE MADELEINE LACERTE: 1 Côte Di-nan, Québec (418-692-1566) — Oeuvres de Frank Mulvey, jusqu'à 16 mai
- GALERIE SAMUEL LALLOUZ: 372 ouest Ste-Catherine, ste 528, Montréal (398-9806) — Oeuvres de Anne et Patrick Poirier, du 27 avril au 8 juin, mar. au sam.
- GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais du 20e siècle
- GALERIE LIPPEL: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Sculptures anciennes de l'Afrique Noire, Côte d'Ivoire, Mali, Burkino Faso, Zaire, mar. au sam. de 13h à 17h
- GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Oeuvres de Marcel Barbeau, Léon Bellefleur, Paul-Émile Borduas, Marcelle Ferron, Pierre Gauvreau, Jean-Paul Mousseau et Jean-Paul Riopelle, du 28 avril au 26 mai, mar. au dim. de 11h à 17h
- GALERIE MONTCALM: 25 rue Laurier, Hull (819-595-7171) — Oeuvres de Denis Binet et sculptures de Shokichi Sato, du 18 avril au 12 mai
- GALERIE DU MUSÉE: 24 boul. Champlain, Québec — Sylvie, Reno, Joanne et les autres — exposition d'oeuvres photographiques de 7 artistes de Québec, du 24 janv. au 25 mai, mer. au dim.
- GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn Dufour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.
- GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine, ste 515, Montréal (844-4464) — Oeuvres de Jean-Louis Emond, du 27 avril au 18 mai, mar. au sam.
- GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellan, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h
- GALERIE DU SAC: Univ. de MtL, 2332 Édouard-Montpetit, 4e étage (343-6524) — Exposition Arrêt sur image, du Club photo Zoom, du 2 au 9 mai, sam. dim. 10h à 17h
- GALERIE SKOL: 4060 St-Laurent espace 107,
- Montréal (842-4021) — Oeuvres de Francine Lalongue, du 13 avril au 5 mai — Oeuvres de Kevin Samor, du 11 mai au 2 juin
- GALERIE TERRUSCITO: 3877 St-Denis, Montréal (843-8752) — Collographies de Margaret Thomas, du 30 avril au 14 mai
- GALERIE LA TROISIÈME VAGUE: 155 est St-Paul, ste 2, Montréal — Oeuvres de 5 étudiants en arts plastiques de l'UQAM, A. Descoteaux, S. Lafontaine, L. Limoges, C. Mallette et B. Trolier, jusqu'à 15 mai
- GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Marie-Claude Bouthillier, du 1er au 25 mai
- GALERIE DE L'UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berri, Montréal — Salle J-R120: Exposition des oeuvres des finissants au bac. en arts plastiques, du 19 avril au 5 mai — Oeuvres du livre d'artistes « Emprunts et citations autour de Suzanne » sérigraphies de plusieurs artistes, du 19 avril au 5 mai, mar. au dim. de 12h à 18h
- GALERIE VERRE D'ART: 1518 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896) — Oeuvres de D. Crichton, J. Goodman, S. Edgerley, jusqu'à 21 mai
- GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL: 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, oeuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h à 13h
- GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 508, Montréal (393-4066) — Photographies couleur de Holly King, du 27 avril au 25 mai, mar. au sam. de 11h à 17h
- GALERIE WEST END: 1358 Greene, Brownstone (933-4314) — Sculptures récentes en bronze de Esther Wertheimer, du 20 avril au 4 mai — Oeuvres récentes de Louise Scott, du 9 au 23 mai
- GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBEC: 2025 rue Peel, Montréal (849-6091) — « L'oiseau Judas » exposition d'appellants en bois de Jon Jones, du 3 mai au 8 juin
- JARDIN BOTANIQUE: 4101 est Sherbrooke, Montréal (872-7954) — Pavillon japonais: Les kogos ou boîtes à encens japonaises du Musée des Beaux-Arts de Montréal, du 12 avril au 12 mai
- JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h
- MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest de la Concorde, Laval (662-4442) — Salle Alfred-Pellan: Oeuvres de Yves-Marie Rajotte, du 19 avril au 12 mai, mar. au dim.
- MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 boul. Décarie, St-Laurent (844-6683) — Oeuvres récentes de Petbot (Petru Botetzatu), du 5 au 12 mai
- MAISON D'ART CITOYEN: 25 Laurier, Hull (819-595-7488) — Exposition: Un Héritage À Conserver et Un Siècle À Balbir, du 6 au 26 mai, mar. au dim.
- MAISON DU PRESSOIR: 10 865 rue du Pressoir (métro Henri-Bourassa) Montréal — Exposition sur Madame Botocud, du 7 mars au 5 mai — Les kogos du Musée des beaux-arts de Montréal, du 19 mai au 24 juin
- MAISON RADIO-CANADA: Salle Raymond-David, 1400 est boul. René-Lévesque, Montréal (597-5520) — Oeuvres de Claude Mercier, du 8 au 16 mai
- MICHEL TÉTREAU ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Salle Principale: Sculptures récentes de Michel Saunier, du 24 avril au 25 mai, mar. au sam. de 11h à 18h, et sur rendez-vous
- OBORO: 3981 boul. St-Laurent, Montréal (844-3250) — Oeuvres de Alan Storey, du 27 avr. au 26 mai, du mer. au dim. de midi à 17h
- PARC HISTORIQUE NATIONAL LE COM
- MERCE DE LA FOURRURE: 1255 boul. St-Joseph, Lachine (637-7433) — Sources de nos plus belles légendes et des plus grands écrits d'aventures, histoire des activités épiques du début du 19e siècle, la traite des fourrures, ouvert tous les jours
- PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE: 1364 chemin Ste-Marguerite, Ste-Adèle (229-2586) — Oeuvres de André Michel St-Hilaire, jusqu'à 8 mai
- PRIM: 3981 St-Laurent, 3e étage, Montréal — Le Printemps de Prim, du 10 au 30 mai
- RIVERIN-ARLOGOS: 197 chemin du Lac d'Argent, Eastman (297-4646) — Oeuvres de Jean-Paul Jérôme, du 27 avril au 15 mai, mer. au dim.
- SALLE WILFRID-PELLETIER: Hall d'entrée, PDA, Montréal (842-2112) — Peintres d'ici venus d'ailleurs, du 22 avril au 26 mai
- WADDINGTON AND GORCE INC: 1504 ouest Sherbrooke, Montréal (933-3653) — Oeuvres d'artistes canadiens
- Hochelaga, Montréal — Parfums d'immigrants et Identités métropolitaines, présenté par le Collectif de femmes immigrantes, photographies de Serge Jonqué, à compter du 7 mai — Jeux de l'art et du papier, à compter du 3 mai
- MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRACE: 3755 Botrel, Montréal — Passeport Tintin: l'univers de Tintin, du 7 avril au 12 mai — Du Côtéau Saint-Pierre à Notre-Dame-De-Grace, rétrospective de 3 siècles sur l'histoire du quartier NDG, du 23 mai au 18 août
- MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 DeLormier, Montréal — Passeport Tintin: l'univers de Hergé, du 7 avril au 12 mai — Photographies de Robert Laliberté, du 18 mai au 16 juin
- MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Portes-mémoire, installation de Elizabeth Recurt, du 4 au 17 mai

Bibliothèques

- BIBLIOTHÈQUE DE BEACONSFIELD: 303, boul. Beaconsfield (697-9040) — Exposition de court-peintures réalisées par des écolières de 8 à 12 ans et des « court-peintures caressées » cousues à l'intention des enfants pour le Refuge des femmes de l'Union de l'île, durant le mois de mai
- BIBLIOTHÈQUE INTERMUNICIPALE PIERRE-FONDS DOLLARD-DES-ORMEAUX: 1355 boul. Pierrefonds, Pierrefonds (620-4181) — Découvertes chinoises de Grace Chang et poteries de Tim Chow, du 8 au 31 mai
- BIBLIOTHÈQUE DE KIRKLAND: 17 000 boul. Kirkland (694-4100) — Oeuvres de Eric Stewart, tout mai
- BIBLIOTHÈQUE MCLENNAN DE L'UNIVERSITÉ MCGILL: rue Sherbrooke ouest, Montréal — La Collection Napoléon de l'université McGill: estampes et pièces illustrées choisies, jusqu'à 31 mai

Maisons de la culture

- MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Oeuvres de Steven Curtin, Suzanne Giroux, Tom Hopkins, Peter Krausz, François Lacasse, Suzelle Levasseur, André Martin, Gilles Mihalcean, Roberto Pellegrinuzzi, Louise Robert, Céline Surprenant, Laurie Walker, du 4 avril au 11 mai — « Corps et formes » de Gaetan Pilon, du 15 mai au 15 juin, du mar. au jeu. de 13h à 21h, du ven. au dim. de 13h à 17h
- MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — L'art de la scène: passé, présent, exposition qui retrace un demi-siècle de scénographie au Québec, du 2 avril au 5 mai — Photographies de Jean-François Cantin, Denis Farley et Yves O'Reilly, du 13 avril au 19 mai — Corriger les lieux: propositions de 15 artistes dans un espace pré-défini et identique pour chacun, du 13 avril au 19 mai
- MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — Passeport Tintin: l'univers de Moulinsart, du 7 avril au 12 mai — Oeuvres de Robert Ouellet et de Eric Parizeau, du 17 mai au 16 juin — La Petite Bourgeoise, exposition à caractère historique sur le quartier sud-ouest de MtL, du 24 mai au 25 août
- MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105

Musées

- MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Ron Martin 1971-1981, du 5 mai au 21 juillet, ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h
- MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (CHÂTEAU DUFRESNE): Angle Pie 1X et Sherbrooke, Montréal (259-2575) — Andrea Branzi, objets et projets d'architecture et d'urbanisme conçus au cours des 20 dernières années, dans l'esprit du Nouveau Design italien, du 29 mars au 26 mai, mer. au dim. 11h à 17h
- MUSÉE D'ART DE JOLLETTE: 145 Wilfrid-Corbeil, Joliette — Les nouvelles acquisitions 1990: oeuvres de Jordi Bonet, Jacques de Tomnacour, Harold Town, Marcelle Ferron, Mario Merola, Jean-Paul Mousseau, Tom Hodgson, William Ronald, Lise Gervais, Louise Gaudois et autres — Installations de Richard Martel et Hélène Bonin, du 4 mai au 9 juin, mer. au dim. de 12h à 17h
- MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec: exposition permanente — Édouard Jasmin, céramiste, du 3 avril au 16 juin — Travaux des participants aux ateliers culturels de Ville Saint-Laurent, du 21 avril au 5 mai — Présence des voires religieux dans les collections québécoises, du 19 mai au 14 juillet
- MUSÉE BAS SAINT-LAURENT: 300 St-Pierre, Rivière-du-Loup (418-862-7547) — Il était une fois l'enfance: jusqu'en sept. 91 — Rétrospective des expositions à travers les affiches, les programmations et quelques pièces de la collection d'art et d'ethnologie — Un connaisseur à découvrir: exposition jeu du Musée des Beaux-Arts de Montréal, à compter de janv. — Claude Millette, sculpteur, à compter de fév., du mar. au dim.
- MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Collection permanente du musée, mar. au dim. de 10h à 17h — Pierre Cardin: passé présent futur, du 27 mars au 26 mai, mar. au dim. de 10h à 17h, sam. jusqu'à 20h — Dualités — dix artistes de Montréal, du 3 mai au 16 juin, mar. au dim. de 10h à 17h
- MUSÉE PIERRE BOUCHER: 858 Lavolette, Trois-Rivières (819-376-4459) — Salle Gaston Petit. Les céramiques d'artistes québécois contemporains, du 24 avril au 3 juin, mar. au dim. de 13h30 à 16h30 et de 19h à 21h
- (MUSÉE) CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 rue Baile, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture. 20 000 dessins et estampes de Maîtres, 120 000 livres, 45 000 photographes, ainsi que des fonds d'archives importants, mer. et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, sam. et dim. de 11h à 17h — Myron Goldsmith,
- poète de la structure, du 13 mars au 2 juin — Le cribe de la raison: l'oeuvre de Paul Nelson, jusqu'au 26 mai
- MUSÉE CHÂTEAU RAMEZAY: 280 Notre-Dame est, Montréal (861-3708) — Montréal, de la capitulation tranquille à l'union mouvementée 1760/1849, du 16 nov. au 1er sept. 1991, mar. au dim. de 10h à 16h
- MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — « Objets de civilisation » exposition permanente — « La barque à voile » exposition permanente — « Mémoires » exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Autopsie d'un sac vert, jusqu'au 12 mai — Éphémère, jusqu'au 2 sept. — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92
- MUSÉE MARC-AURÉLIE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence, ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h
- MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE GEORGES-PREFONTAINE: 502 chemin de la Côte-Ste-Catherine, Outremont (277-9864) — Exposition thématique « Les animaux malades du Saint-Laurent » jusqu'au 31 août, mer. au ven. de 9h à 16h, dim. de 10h à 17h
- MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (634-3471) poste 346) — Pavillon Benoit-Verdick: « Suites balnéaires » études et peintures de Claude Bin, du 16 mars au 5 mai — Installation de Denis Pelletier, du 18 mai au 30 juin — Photographies et dessins de Francine Simoin, du 18 mai au 30 juin — La Dépendance: Le caveau — installation de Luc Forget, du 30 mars au 2 juin — Sculptures et peintures récentes de Diane Giguère, du 15 juin au 11 août, mer. au dim. de 11h30 à 16h30
- MUSÉE DU LIVRE ANCIEN: 214 rue Principale, Les Éboulements, Qué. (418-635-2243) — Plus de 250 livres et 100 photos sont exposés et interprétés.
- MUSÉE DE LA MAISON SAINT-GABRIEL: 2146 Place Dublin, Montréal (935-8136) — Exposition permanente — 200 ans de sièges — jusqu'en déc., visites guidées du mar. au ven. 13h30 et 15h, dim. 13h30, 14h30, 15h30
- MUSÉE RÉGIONAL DE LA CÔTE-NORD: 500 boul. Laure, Sept-Îles (418-968-2070) — Le peintre, l'homme et son évolution — rétrospective de l'artiste peintre Albert Lauzier — « Sur les traces de Walker » un certain amiral anglais qui en 1711... du 7 avril au 12 mai
- MUSÉE RÉGIONAL DE RIMOUSKI: 35 ouest St-Germain, Rimouski (418-724-2272) — Docteur Norman Bethune en Chine, exposition de photographies produite par l'Ambassade de la République populaire de Chine, jusqu'au 5 mai — Bonjour Francine: installation dans un paysage maritime, conservatrice Adrienne Luca, jusqu'au 5 mai — Sculptures de Stephen Schorfeld, jusqu'au 5 mai, mer. au dim. de 10h à 18h
- MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC: 9 rue de l'Université, Québec (692-2843) — Rez-de-chaussée. Huit musées en un: des objets au service du savoir, jusqu'au 26 mai — 1er étage. Art du Québec, oeuvres du 19e siècle, jusqu'au 31 déc. 91 — Trois années d'acquisitions 1988-1990: objets et oeuvres d'art, jusqu'au 7 oct. — Cabinet des médailles — 2e étage. Peinture des écoliers du Nord: Hollande et Flandres, jusqu'au 8 sept. — « Les arpentiers du ciel » exposition sur l'astronomie qui retrace l'enseignement de cette science au Séminaire de Québec durant le 19e siècle, jusqu'à 6 janv. 92 — 3e étage. Les chefs-d'oeuvre de la peinture religieuse européenne, jusqu'au 16 sept. — Art Oriental — 4e étage. Orfèvrerie
- MUSÉE UNIVERSEL DE LA CHASSE ET DE LA NATURE: Parc Mont-Royal, Camilien-Houde et chemin Remembrance, Montréal (843-6942) — « Histoire d'os » présentation de l'Ostéothèque de Montréal — Également collection de mammifères, d'oiseaux, d'insectes, d'armes, d'appellants etc.

ARTS VISUELS

Les oeuvres répondent à la théorie

Tombeau de René Payant

Maison de la culture Côte-des-Neiges, 5290 chemin de la Côte-des-Neiges. Jusqu'au 11 mai.

Jean Dumont

TOMBEAU. Le mot en choque plusieurs. Par l'image qu'il fait naître, par tout ce qu'il a de nuit, de définitif, d'immobile. Anne Cauquelin, d'ailleurs, lui préfère la stèle, parce qu'elle est ouverte, qu'elle est une pierre dressée...

Tombeau, cependant, n'est pas employé là dans son sens habituel, pesant et horizontal, mais dans le sens d'une tradition désignant un genre d'hommage qui garde vivant le disparu. Dans le très beau catalogue édité par le Centre d'exposition et de théorie de l'art contemporain et Éditions Trois à l'occasion de l'exposition *Tombeau de René Payant*, l'une des conservatrices, Christine Bernier, écrit qu'un *tombeau* « se définit, selon les règles du genre, par ce qu'un auteur veut créer, réaliser, à partir de ce qu'un autre lui a légué. Le *Tombeau de René Payant*, c'est ce que nous ferons à partir du legs intellectuel de René Payant. »

Plus de trois ans après sa mort, une forme de « retour » sur René Payant devenait une sorte de nécessité. Laisser passer plus longtemps les années, c'était risquer l'oubli, ou pis encore, la sclérose du souvenir de cette pensée faite essentiellement pour l'itinéraire et le mouvement. Il devenait indispensable de réintroduire le fonctionnement. Payant, dans notre quotidien, d'oser le citer (pourquoi répugnons-nous tant à citer ceux qui sont trop proches de nous ? Vieil instinct de compétition peut-être, parce que comme Payant l'a dit lui-même : « La citation gagne toujours puisqu'elle se distingue du contexte qui l'encadre ». Quoi de plus vaste pourtant, de plus riche, que son : « Lorsque j'écris sur l'oeuvre d'art, je prends conscience que les mots qui me viennent témoignent des mots qui me manquent », d'oser le commenter surtout, prolonger sa pensée, en bifurquer parfois...

Bien sûr, parce qu'il en est de la pensée comme il en est de l'oeuvre d'art, chaque regard particulier posé sur elle en modifie le sens originel. Nous n'évoluons pas en fonction des idées de tel ou tel auteur, mais en fonction de l'idée que nous nous faisons de ses idées, c'est cela dépenser l'héritage. Il existe donc, en chacun d'entre nous, et différent pour chacun, un legs Payant. Monter une exposition dans laquelle les oeuvres des artistes répondraient au texte



Le parfum de la Dame en Noir, d'André Martin.

théorique et critique qui les a précédées dans le temps était certainement la plus évidente et la meilleure chose à faire, non pas tant pour évaluer le legs, que pour en mesurer le degré d'appropriation, tenter de déterminer ce qui dans la pensée de Payant est réellement devenu nôtre.

Nécessité évidente ne veut pas dire entreprise aisée, et il faut certainement louer, avec Christine Bernier, l'autre conservatrice, Catherine Bédard, ainsi que les deux conservateurs Alain Laframboise et Marc Archambault, d'avoir tenu et gagné leur pari. Il faut absolument voir cette exposition, autant qu'il faut absolument lire les textes du ca-

talogue. Tous citent abondamment l'écriture de Payant, mais aucun ne la mime. Ni panégyriques ni réglemens de compte, ils tiennent du dialogue avec cette pensée stimulante. Comme les oeuvres, ils répondent à la théorie et à l'écriture, les éclairant parfois, les nuancent souvent, les prolongent toujours.

Certains examinent, dans le corps du catalogue, la notion de l'autoportrait et de la « vanité » dans la tradition du *tombeau* (C. Bernier), l'importance et le rôle de la couleur dans la peinture (M. Archambault), à travers la notion d'érotisme, notre façon de voir les images (A. Laframboise), les relations paradoxales de

l'oeuvre et de son appréhension avec le modèle et la matière linguistique (C. Bédard).

D'autres, dans le post-scriptum, posent un regard critique sur la postérité de René Payant (Serge Bédard), convoquent, au pied de la stèle, des images-souvenirs qui disent le goût du mouvement, l'inachèvement volontaire et le fragment qui donnent la liberté (A. Cauquelin), se souviennent mélancoliquement, parmi d'autres choses, que la critique disait : « L'intime ne serait pas le secret, l'enfoui ou le retenu, mais au contraire ce qui se montre, ne peut se retenir de faire surface... » (D. Desautels), ou enfin, disposent çà et

là, quelques repères à la surface d'une « vie trouée » (L. Lamarche).

Tous m'ont donné l'envie de poser sur les oeuvres, non pas le regard de Payant, mais un regard qui ait sa qualité et sa volonté d'attention. C'est peut-être là l'héritage laissé à ceux d'entre nous qui ne sont pas des spécialistes de l'histoire, de la psychanalyse ou de la sémiologie. Cela et, entre les oeuvres et les idées, la légèreté d'un itinéraire qui se méfie des certitudes et fuit les théories fermées.

Les 12 artistes de l'exposition ne sont pas tous des artistes dont Payant a, un jour ou l'autre, analysé les oeuvres. Les participants ont été choisis en fonction de la capacité de leurs oeuvres actuelles à répondre à la pensée de critique. et je dis bien *répondre*, pas se soumettre. Voyez, par exemple, la série de tableaux sur cuivre de *Night Train*, de Peter



Iris, de Roberto Pellegriozzi.

Krausz. Petits paysages ordinaires, paisibles et traditionnels, peints à l'huile au centre des tableaux et bordés par une large marge de vert-de-gris. Gravées dans le cuivre, et presque masquées par l'oxydation, des phrases : « Nous voyageons depuis deux jours » ; « La peur est le meilleur gardien » ; « Ils vivaient encore » ; « C'était toujours paisible ici, toujours » ; « Tout le monde le savait »... Même distance entre le mots et l'image que chez Payant : c'est là qu'est cachée l'oeuvre, et aussi la tragédie. Train sans retour de la déportation. Mais, même complexité entre les mots et le sens qui naît dans cette fracture entre l'image et le texte.

Pensez à tous ce qui n'est pas achevé, tout ce qui pourrait être, dans *Common Ragweek-Ambrosia Artemisiifolia*, de Laurie Walker, entre la sorte de serpent, bourré de billes de verre et d'ambre, et la cigale taillée dans le graphite. Même chose dans *Vieille branche*, de Gilles Mihalcean. J'ai toujours été sensible au fonctionnement des oeuvres de cet artiste. Le sens n'en est jamais donné mais l'artiste livre des indices qui pourraient en constituer le cadre. Son monde, au premier regard nous paraît donc familier, paisible. Une valise de granit, un rail de bois, une pièce de monnaie écrasée, une branche en fils d'acier, une petite maison de chocolat. Mais Alain Laframboise dans son texte fait remarquer que la poignée de cuivre n'est pas fixée à l'image de la valise, et que celle-ci ressemble à un petit monument funéraire. L'histoire que nous aurions pu nous raconter n'était certainement pas la bonne. J'ajouterais, mais peut-être n'est-ce pas pertinent, qu'en français populaire on désigne du terme tendre de *vieille branche* le copain familial, familier...

Il faudrait certainement parler des mots dispersés dans les belles teintes sombres de Louise Robert, de la couleur et de la tentation du visage chez Suzelle Levasseur, du corps absent chez Céline Surprenant. Interroger le monde de Pellegriozzi qui, comme celui de la réalité, ne nous apparaît cohérent que tant qu'il nous est interdit, et qui, dès qu'il s'ouvre à notre regard, se déconstruit sous nos yeux. Il aurait fallu parler de tous les autres... Si je ne l'ai pas fait, si j'ai dit plus les textes que les oeuvres, c'est que dans cette excellente exposition, c'est la parole silencieuse de ces dernières, ce qu'il y a en elles d'autonome, qui interroge la véracité toujours à reconstruire des discours. Puisse-t-on ne jamais oublier que chez ce grand théoricien qu'était René Payant, tout naissait d'un regard nécessaire, attentif et passionné.

CIRCA
CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAINE

CATHERINE WIDGERY
Corps absent
jusqu'au 25 mai

372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444
Tél.: (514) 393-8248

CCA
Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et à son histoire

Une nouvelle génération d'architectes japonais
17 avril au 30 juin 1991

La présentation de cette exposition à Montréal a été rendue possible grâce à la générosité de la SHIMIZU CORPORATION.

Jackie Kestenbaum est le commissaire de cette exposition qui a bénéficié de l'appui généreux de la Japan Foundation, OYASHI CORPORATION, Yamada Shamei Lighting Co., Ltd., PLUS Corporation, Asahi Glass Co., Ltd.

Les salles d'exposition et la Librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes :
mercredi et vendredi, de 11 h à 18 h
jeudi, de 11 h à 20 h
samedi et dimanche, de 11 h à 17 h

Pour de plus amples renseignements sur les expositions du CCA, veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec H3H 2S6

E.J. HUGHES, ARC
jusqu'au 18 mai

40 ANS AVEC LA GALERIE
GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke ouest 845-7833/845-7471
Mardi au vendredi, de 10h à 17h30 Samedi de 10h à 17h

SERGE BRUNONI
Vernissage le samedi 4 mai de 11h à 16h en présence de l'artiste
jusqu'au 18 mai

GALERIE KASTEL INC.
1366 Avenue Greene, Westmount - Tél.: 933-8735
du mardi au samedi de 10h à 17h30

ESPOIR

La première exposition importante au Canada sur le développement mondial: Voir le monde sous un jour nouveau.

Une présentation qui met en lumière des solutions astucieuses aux défis du quotidien - la pauvreté, l'analphabétisme, la santé, l'environnement et le rôle des femmes.

L'envergure des réalisations grandes et petites dans les pays en développement est mise à découvert. La contribution du particulier au progrès global est exposée. Et le Canada est reconnu comme partenaire à l'échelle mondiale.

Une exposition à l'enseigne de l'espoir. Elle jette son regard sur notre planète.

VOIR LE MONDE SOUS UN JOUR NOUVEAU
UNE EXPOSITION SUR LES DÉFIS ET LES RÉALISATIONS DU DÉVELOPPEMENT MONDIAL
VIEUX-PORT DE MONTRÉAL • 10 MAI AU 7 JUILLET 1991

Présentée par la Fondation Aga Khan Canada en collaboration avec l'Agence canadienne de développement international

COMMENTAIRES MÉDIATIQUES:
LE DEVOIR **The Gazette**

ENCRE ET ACRYLIQUE SUR PAPIER
HACHIRO KANNO
PERMANESCENCE
Vernissage le mercredi 8 mai à 18 h
jusqu'au 8 juin

GALERIE cultart
ART CONTEMPORAINE
360, rue Roy Est
Montréal H2W 1M9

Sylvie Quesnel - Direction artistique
Tél.: (514) 843-3596 - 525-5453
Mer., jeu. de 12h à 17h - Ven. de 12h à 21h
Sam., dim. de 13h à 17h

JEAN-LOUIS ÉMOND
«Retours du Midi» sculptures
jusqu'au 18 mai

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4444
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

PETBOT (Petru Botezatu)
Fantaisies surréalistes du 5 au 12 mai 1991
Vernissage dimanche le 5 mai à 13 heures
L'artiste sera présent.

(Comprenant des huiles, des acryliques ainsi que des bas-reliefs de bois, doré à la feuille d'or et peint à l'huile)

"Winter Fairy Tales" 30" x 36"

Maison d'Art St Laurent
742, boul. Décarie, Ville St-Laurent - Tél.: (514) 744-6583
HEURES D'OUVERTURE: Mar., Mer.: 10h à 18h - Jeu., Ven.: 10h à 20h - Sam.: 10h à 17h - Dim.: 13h à 17h